



45^e édition

SYLVAIN CREUZEVAULT

ANGELUS NOVUS – AntiFaust

La Colline - théâtre national – Du 2 novembre au 4 décembre 2016

La Scène Watteau / Nogent-sur-Marne – 10 décembre 2016

L'apostrophe – Théâtre des Louvrais / Pontoise – 15 et 16 décembre 2016

Service de presse : Christine Delterme, Guillaume Poupin

Assistante : Alice Marrey

Tél : 01 53 45 17 13 | Fax : 01 53 45 17 01

c.delterme@festival-automne.com

g.poupin@festival-automne.com

assistant.presse@festival-automne.com

Revue de presse Radio/TV

SYLVAIN CREUZEVAULT

ANGELUS NOVUS – AntiFaust

45^e édition – Festival d'Automne à Paris

Écouter :

Dimanche 30 octobre 2016

France Culture / *Une saison au théâtre* / Joëlle Gayot - 20h30 à 21h

Une émission consacrée à *ANGELUS NOVUS* de Sylvain Creuzevault

Invitées : Amandine Pudlo et Alysée Soudet, deux comédiennes d'*ANGELUS NOVUS*

<https://www.franceculture.fr/emissions/une-saison-au-theatre/rendez-nous-nos-demons>

Lundi 7 novembre 2016

France Culture / *La Dispute* / Arnaud Laporte - 21h

Une émission consacrée à *ANGELUS NOVUS* de Sylvain Creuzevault

Intervenantes : Joëlle Gayot et Fabienne Pascaud

<https://www.franceculture.fr/emissions/la-dispute/spectacles-vivants-voyage-tokyo-et-angelus-novus-antifaust>

PRESSE

35 ARTICLES

La Terrasse – Septembre 2016

Mouvement n°85 – Septembre 2016

Théâtral Magazine – Septembre / Octobre 2016

La Croix – Lundi 5 septembre 2016

Les Inrockuptibles – Du 14 au 20 septembre 2016

Mediapart.fr – Lundi 26 septembre 2016

Les Echos – Jeudi 29 septembre 2016

Le Clou dans la planche – Jeudi 20 octobre 2016

Les Inrockuptibles – Du 26 octobre au 1^{er} novembre 2016 (deux articles)

Le Monde – Samedi 29 octobre 2016

Transfuge – Novembre 2016

L'avant-scène théâtre – Novembre 2016

Les Inrockuptibles – Du 2 au 8 novembre 2016

L'Express.fr – Mercredi 2 novembre 2016

Sceneweb.fr – Vendredi 4 novembre 2016

Artistik Rezo.com – Dimanche 6 novembre 2016

Délibéré.fr – Lundi 7 novembre 2016

Culturebox.fr – Mercredi 9 novembre 2016

Les 5 pièces.com – Mercredi 9 novembre 2016

Les Trois Coups.fr – Mercredi 9 novembre 2016

Les Inrockuptibles – Du 9 au 15 novembre 2016

Libération – Vendredi 11 novembre 2016

Inferno Magazine.com – Samedi 12 novembre 2016

Télérama – Du 12 au 18 novembre 2016

Info Libertaire.net – Lundi 14 novembre 2016

Figaro Scope – Mercredi 16 novembre 2016

Télérama Sortir – Du 16 au 22 novembre 2016

Les Inrockuptibles – Du 16 au 22 novembre 2016

Io Gazette n°44 – Jeudi 17 novembre 2016

Stylist – Jeudi 17 novembre 2016

Marianne – Du 18 au 24 novembre 2016

Theresa Bener.se – Samedi 19 novembre 2016

Les Inrockuptibles – Du 23 au 29 novembre 2016

Théâtre(s) – Hiver 2016

THÉÂTRE NATIONAL DE STRASBOURG
CRÉATION COLLECTIVE / MES SYLVAIN CREUZEVAULT

ANGELUS NOVUS - ANTIFAUST

Après *Le Père Tralalère*, *Notre terreur* et *Le Capital et son Singe*, Sylvain Creuzevault met en scène *Angelus Novus – AntiFaust*. Une création collective conçue à partir d'improvisations, qui interroge l'idée de progrès en retournant le mythe de Faust.

Angelus novus – aquarelle peinte en 1920 par Paul Klee – a pour particularité d'avoir appartenu à Walter Benjamin. Dans ses *Thèses sur le concept d'histoire*, le philosophe allemand affirme que « l'ange de l'histoire » représenté dans cette œuvre ne peut plus refermer ses ailes (elles apparaissent grandes ouvertes) à cause d'une tempête, symbolisant le progrès, qui « le pousse incessamment vers l'avenir auquel il tourne le dos ». Bien que Sylvain Creuzevault ne se réfère pas à cette aquarelle dans le dossier de présentation de son nouveau spectacle, il est probable que le titre de celui-ci soit inspiré de cette peinture célèbre. Car le projet du jeune metteur en scène est profondément lié à la question du progrès. Ainsi qu'à celles du savoir, de la rationalité scientifique, du rapport entre les mythes et notre société contemporaine enfermée dans son produc-



Angelus Novus – AntiFaust, mis en scène par Sylvain Creuzevault.

tivisme. « Nous tisserons trois trames de Faust, explique Sylvain Creuzevault, celles de Kacim Nissim Yildirim, docteur en neurologie, celle de Marguerite Martin, biologiste généticienne, et celle de Theodor Zingg, compositeur, chef d'orchestre. »

UN FAUST CONTRE SON PROPRE MYTHE

Ces trois trames ont été élaborées à partir de suites d'improvisations et d'un travail de recherche collectif (avec les douze comédiens présents sur le plateau : Antoine Cegarra, Éric Charon, Pierre Devérines, Evelyne Didi, Lionel Dray, Servane Ducorps, Michèle Goddet, Arthur Igual, Corinne Jaber, Frédéric Noaille, Amandine Pudlo et Alysée Soudet), ayant vocation à se poursuivre au-delà de la période de répétitions. Partition en mouvement, *Angelus Novus – AntiFaust* vise à « écrire un Faust contre son propre mythe ». À « [inviter] nos démons sur les planches » tout en créant les conditions d'une « excitation au voyage » théâtrale.

Manuel Piolat Soleymat

Théâtre national de Strasbourg, 1 av. de la Marseillaise, 67000 Strasbourg, Espace Grüber. Du 23 septembre au 9 octobre 2016. Du mardi au samedi à 19h, le dimanche à 15h. Relâche les lundis et le dimanche 25 septembre. Tél. 03 88 24 88 24. www.tns.fr
Également 18 au 21 octobre 2016 au Théâtre Garonne à Toulouse, du 2 novembre au 4 décembre à La Colline – théâtre national, le 10 décembre à La Scène Watteau, les 15 et 16 décembre à L'Apostrophe – Scène nationale de Cergy-Pontoise, du 21 au 25 mars 2017 au Théâtre Dijon-Bourgogne, les 30 et 31 mars à la Scène nationale d'Annecy, du 5 au 7 avril à La Comédie de Valence, du 11 au 14 avril à la MC2 Grenoble, les 20 et 21 avril à L'Archipel – Scène nationale de Perpignan, du 26 au 28 avril à La Filature – Scène nationale de Mulhouse, les 4 et 5 mai au Nouveau Théâtre d'Angers, les 10 et 11 mai au Parvis – Scène nationale Tarbes Pyrénées, en juin 2017 au Printemps des comédiens.

Rejoignez-nous sur Facebook

ANGELUS NOVUS

Sylvain Creuzevault a un petit goût pour les mythes. Qu'ils en aient toujours été ou qu'ils en soient devenus. Après la Révolution française (*Notre terreur*) et Karl Marx (*Le capital et son singe*) il met cette fois en scène un AntiFaust contemporain. Que devient le savoir – même universel – lorsqu'il n'est plus qu'une marchandise ? *Angelus Novus*, du 23 septembre au 9 octobre au TNS, Strasbourg.

- Léo Béguet

ANGELUS NOVUS ANTIFAUST

TNS - Strasbourg
La Colline - Paris et en tournée

le point du
23
Sept.

Sylvain Creuzevault

Faust succède à Marx et Robespierre

Sylvain Creuzevault dirige sa compagnie, *D'ores et déjà*, dans une nouvelle aventure collective, *Angelus Novus Antifaust*. Celle-ci verra le jour en septembre au Théâtre National de Strasbourg avant de s'installer pour un mois à La Colline en novembre.

Sylvain Creuzevault ne donne pas d'interviews, non par discrétion, mais parce qu'il pense qu'on ne peut pas "communiquer" sur un spectacle à naître. Il préfère s'adresser directement au public. Ce qu'il a fait par Skype lors de la présentation de saison du Théâtre National de Strasbourg en juin 2016 par exemple. Il y présentait le spectacle qui y sera créé le 23 septembre : *Angelus Novus Antifaust*, nouvelle création collective autour de la figure populaire germanique de Faust, prêt à tout pour atteindre le savoir universel. Habités par ce mythe, les comédiens feront le pont avec la société actuelle qui fait du savoir une marchandise. Deux hommes et une femme seront confrontés à leurs choix, leurs entourages et leurs démons.

Le procédé de conception du spectacle est le même que pour *Le Père Tralalère*, *Notre Terreur* et *Le Capital et son Singe*, à savoir une écriture de plateau radicale. Les comédiens viennent travailler sans texte appris au préalable, habités par leurs différentes lectures, travaux personnels sur un sujet donné et sur

lequel est construit le spectacle. Une fois sur scène, ils improvisent en fonction de situations définies, jusqu'à écrire certains passages – qu'ils ne jouent pas forcément. Creuzevault aime travailler à partir des corps, des sensations et des émotions des acteurs. Ses spectacles semblent ainsi en chantier permanent – ils sont différents tous les soirs – mais cela donne aussi une vie et une spontanéité à des situations historiques qui pourraient paraître datées et qui pourtant semblent naître du temps présent aux yeux du spectateur. Difficile de ne pas rapprocher Creuzevault de Joël Pommerat qui a créé, par l'écriture de plateau et avec une troupe fidèle, un spectacle sur la Révolution Française, mais Creuzevault met le théâtre politique au cœur de son projet dramatique, le libérant de contraintes esthétiques qui pourraient faire barrière entre le discours, sa vitalité, et celui qui le reçoit.

Cela avait fonctionné pour ses précédentes créations, globalement bien accueillies par la critique. Dans ses deux dernières mises en scènes, les sujets auraient pu paraître rebutants : la Terreur et en particulier la figure de Robespierre (2009) puis *Le Capital de Marx*, œuvre bien peu dramatique (2014). Pourtant,

dans ces spectacles, il sont parvenus, lui et sa troupe, à se rendre suffisamment érudits sur les sujets donnés pour se libérer des concepts et ainsi transformer la pensée en du vrai théâtre : dynamique, clair, lisible, brûlant du désir d'illustrer le monde sans faire la morale au spectateur. Un spectateur qui était intégré à la table par un système de gradins bifrontal, élément scénique récurrent qui, sur les premières photos du spectacle à venir, paraît avoir disparu au profit de la vidéo. Mais, ce ne serait que pure conjecture d'en dire plus sans avoir pu interroger le principal intéressé...

Hadrien Valle

■ *Angelus Novus Antifaust*, mise en scène de Sylvain Creuzevault, Théâtre National de Strasbourg, 03 88 24 88 00, du 23/09 au 9/10 Toulouse du 18 au 21/10 La Colline, Paris 2/11 au 4/12 dans le cadre du Festival d'Automne puis en tournée.





Strasbourg, la ville aux trois créations

Ouverture en fanfare au Théâtre national de Strasbourg (TNS) avec, en primeur, trois créations très attendues : du 13 au 25 septembre, *Iphigénie en Tauride*, d'un Goethe empreint de l'esprit des Lumières, célébré par Jean-Pierre Vincent; du 23 septembre au 9 octobre, *Angelus Novus AntiFaust*, quête faustienne menée par Sylvain Creuze-

vault et sa bande en quête d'une terre où le savoir échapperait à l'emprise marchande; puis, du 3 au 18 novembre, *Le Temps et la Chambre*, de Botho Strauss, mis en scène par Alain Françon.

Rens. : 03.88.24.88.00. ou tns.fr. Puis en tournée.

Vincent Dissez (*Oreste*) et Cécile Garcia-Fogel (*Iphigénie*) dans *Iphigénie en Tauride*. Jean-Louis Fernandez

Opus 14, de Kader Attou. Michel Cavalca



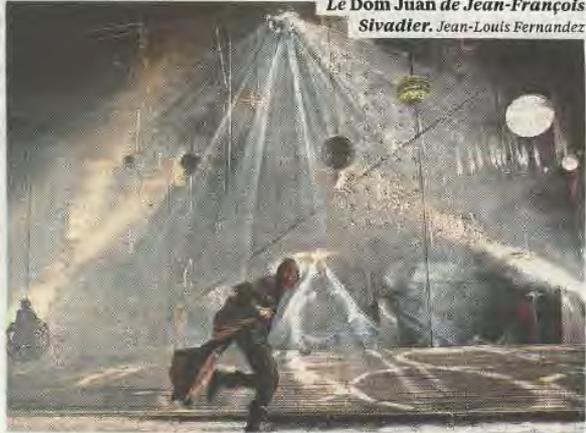
La danse dans tous ses éclats à Biarritz

Biarritz danse dans l'écume de l'été finissant. Avec pour mot d'ordre la diversité des formes, pour que chacun puisse y trouver son plaisir et s'aventurer vers l'inconnu. Danse contemporaine saisissante (*Barbarians* de Hofesh Shechter), déclinaison de hip-hop (*Opus 14* de Kader Attou), oratorio

dansé de Joseph Haydn (*La Création* d'Uwe Scholz par le ballet de l'Opéra national du Rhin)... Il est grand temps d'aimer la danse.

Le Temps d'aimer la danse, du 9 au 18 septembre à Biarritz. Rens. 05.59.22.37.87 et letempsdaimer.com

Le Dom Juan de Jean-François Sivadier. Jean-Louis Fernandez



A voir ou revoir sans modération

Outre les reprises des créations du dernier Festival d'Avignon, plusieurs spectacles de la saison passée dont *La Croix* s'est fait l'écho sont à rattraper... ou à revoir.

Ainsi, le révolutionnaire *Ça ira (1) Fin de Louis* de Joël Pommerrat aux Amandiers, à Nanterre, à compter du 25 septembre (1).

De même, le *Dom Juan* déjanté,

mis en scène par Jean-François Sivadier avec un fabuleux Nicolas Bouchaud, à l'affiche de l'Odéon-Théâtre de l'Europe (2), à Paris, du 14 septembre au 14 novembre...

(1) Rens. : 01.46.14.70.00. Site : nanterre-amandiers.com. Puis en tournée.

(2) Rens. : 01.44.85.40.40. Site : theatre-odeon.eu. Puis en tournée.

Les Inrockuptibles – Du 14 au 20 septembre 2016

Angelus Novus AntiFaust par Sylvain Creuzevault

Faust aspirait au savoir universel.
A l'époque de Goethe, on s'effrayait
qu'un tel savant en soit arrivé à passer
un pacte avec le Diable pour les beaux
yeux d'une certaine Marguerite.
Sylvain Creuzevault se questionne sur
ce qui reste de la leçon à l'heure où
les brevets de l'économie mondialisée
transforment le savoir en marchandise.
Après avoir exploré le domaine
de la politique à la lumière des œuvres
de Karl Marx, le metteur en scène
s'interroge avec Goethe sur les buts

inavoués et les dérives mercantiles de la
recherche scientifique d'aujourd'hui. **P. S.**

du 23 septembre au 9 octobre au Théâtre
national de Strasbourg (67), du 2 novembre
au 16 décembre au Festival d'Automne à Paris

Robert Wilson et Sylvain Creuzevault face à « Faust »

L'un monte un « Faust » et même deux, l'autre crée un « AntiFaust ». Robert Wilson s'est fait connaître en 1971 avec « Le regard du sourd ». Un long chemin jusqu'à son « Faust I & II ». Sylvain Creuzevault, lui, est né dans ces mêmes années 70, tout comme les trois héros de son « Angelus Novus, AntiFaust ».

Scène de "Angelus Novus, AntiFaust" © JeanBaptiste Bellon

Le même soir, au Théâtre National de Strasbourg rendait publique la nouvelle création produite par sa compagnie Le Singe, et à Paris, au Théâtre de la ville, Robert Wilson montrait un spectacle inédit en France, une production du Berliner ensemble. Sujet commun de ces deux spectacles : Faust et son mythe.

Bob Wilson mise sur Méphisto

En complicité avec Herbert Grönemeyer, compositeur et chanteur très populaire en Allemagne, qui signe la musique et les chansons du spectacle, et Jutta Ferbers (adaptation du texte), Bob Wilson propose une version chantée et allégée de « Faust I & II » de Goethe, une comédie musicale (avec orchestre live) donc, qui a pour héros premier, omniprésent et dévastateur, un Méphisto explosif, joyeusement maléfique, interprété par ce diable de Christopher Nell.

Meneur de revue et maître des festivités, à lui tout seul, il manipule et séduit quatre ou cinq Faust flanqués d'autant de Marguerite, et, comme dans un casting, il n'en restera plus qu'un à la fin, au second « Faust », interprété par Fabian Stromberger, ne faisant plus qu'une seule et même personne avec Méphisto. Une version ludique, libre, imaginative et plastique, nullement métaphysique. Tout en respectant la trame de l'œuvre, les auteurs de ce « Faust » aux étoiles picorent ici, jettent là, cisailent, le principe du plaisir scénique guide leurs choix avant toute chose.

Dans le spectacle de Creuzevault, Goethe s'efface devant le mythe et le metteur en scène pose la question : « que devient le mythe de Faust dans notre société productrice de marchandises, à la division du travail si raffinée ? ». La réponse passe par les parcours simultanés de trois porteurs de savoirs, trois Faust possibles : un docteur en neurologie, Kacim Nissim Yildirim (Arthur Igual), une biologiste généticienne, Marguerite Martin (Servane Ducorps), et un compositeur chef d'orchestre, Theodor Zingg (Eric Charon). Ils ne croiseront pas Méphisto mais Baal, le seigneur des mouches, concrétion du démon qui est en nous, garant de ce que Creuzevault nomme joliment « l'intranquilité de soi ». Aux figures multiples : la Glaneuse (Michèle Goddet), la chiffonnière (Evelyne Didi), l'Allégresse (Alysée Soudet), le soldat (Pierre Devérines), etc. La liste est longue, l'ami Boulgakov et son « Maître et Marguerite » passent en voisin et en connaisseurs, on voit même Nicole Sabbattini et Giorgio Strehler apporter sur le plateau une grande toile pour fabriquer une mer démontée.

Le Directeur, le Poète et le Comique

Le Directeur de théâtre, l'une des trois figures avec le Poète et le Comique du « Prélude sur le théâtre » par lequel s'ouvre le premier « Faust » de Goethe a tout lieu d'être satisfait. Il veut contenter la foule « parce qu'elle est vivante et qu'elle nous fait vivre ». A Paris comme à Strasbourg les spectacles se démènent pour la contenter. Il veut que le spectacle étale ses merveilles car « Les yeux comptent ici bien plus que les oreilles » et Bob Wilson le comble comme Creuzevault satisfait le Comique qui demande que l'on n'épargne « ni décors, ni treuils, ni costumes » (traduction Jean Malaparte, Flammarion).

Scène de "Faust I & II" © Lucie Jansch

A Paris, ce prélude chanté et chorégraphié, copyright Robert Wilson, accueille l'arrivée du public. A Strasbourg, c'est un concert de bruits de bouche qui en tient lieu. Soupirs, mâchouillements des lèvres, chuintement du gosier, grincements des mâchoires, saccades de syllabes. Le tout orchestré, rythmé par des mains, des poings claquant des tables. Concert de balbutiements mais aussi échauffement et dégrassement des gorges avant le chant, rituel de troupe, naissance d'un langage propre.

Le « Faust I & II » de Bob Wilson est d'une grande perfection formelle, d'une précision sans égale et d'une qualité de jeu qui ne surprend pas venant des acteurs du Berliner Ensemble. Une sorte de synthèse personnelle entre l'art traditionnel de l'acteur japonais et l'expressionnisme allemand soudés à l'arc par la technique des sons et des lumières qui font la marque (déposée au fil des spectacles) de Bob Wilson. Au final, un magnifique rouleau compresseur d'images plus belles que les autres. Mais rien ne nous étonne, une impression de « déjà vu » maison, on est dans un spectacle de Bob Wilson, cela ne fait aucun doute.

Le prestige de la marque

Ces maquillages expressionnistes blanc et noir, ce travail pictural sur les costumes, les lumières, ces compositions verticales, ces ombres chinoises, on les reconnaît, elles semblent sortir d'un des spectacles que Bob Wilson a signé au Berliner ensemble (ou ailleurs) depuis une bonne dizaine d'années. Comme si après un parcours entamé avec « Le Regard du Sourd » il y a près d'un demi-siècle, après avoir frayé bien des chemins, exploré les mondes du théâtre et voyagé dans les cinq continents, la ligne de son combat esthétique ayant accomplie sa révolution, avait décidé de s'asseoir sur son matelas, de faire fructifier le savoir-faire, la patte des acquis, bref la marchandise (prestige de la marque), en ouvrant comme certaines grands peintres, un atelier high tech où fabriquer des chefs d'œuvre.

On est parfois agréablement surpris (séquence soufflante d'animaux filmés en pleine course) ou dérouter (le « Faust II » que l'on a du mal à suivre malgré la qualité des sous-titres signés Michel Bataillon). On a grand plaisir à voir les acteurs s'adonner parfois à des gags vieux comme le théâtre et comme les jeux d'enfants. Quatre heures avec entracte, une soirée pétillante, « on ne s'ennuie pas un seul moment » comme disent les critiques.

On ne s'ennuie pas non plus à l'« anti-Faust » (c'est le sous-titre du spectacle) de Creuzevault mais tout autrement. Son titre, « Angelus Novus » est emprunté à Paul Klee via Walter Benjamin, l'un des conseillers dramaturgiques occultes du spectacle. Cette aquarelle du peintre qui figure un ange, Benjamin en fit l'acquisition. Il lui consacre la neuvième thèse de « Sur le concept de l'histoire » (livre disponible en poche), texte qui s'invite dans le spectacle et tient lieu de sous-bassement dramaturgique. Cette figure de « l'ange de l'histoire », on la retrouvera, ailes déployées sans pouvoir les refermer, dans la magnifique séquence finale, où tout se rassemble, au terme de ce spectacle qui n'en finit pas de se chercher en se trouvant.

Nés dans les années 70

Autant le théâtre de Bob Wilson semble aujourd'hui faire sa tambouille répétitive, inatteignable dans son île paradisiaque, autant ne cesse de vagabonder sur des chemins caillouteux, de creuser des puits de questions, de chercher l'introuvable, de se transformer (se répéter c'est mourir) et de brasser, le théâtre de son lointain

cadet, Sylvain Creuzevault et de tous ceux qui l'entourent. Creuzevault et les autres s'apprétaient à naître quand le jeune Wilson entra en scène avec « Le regard du sourd » en 1971. C'est à cette époque que naissent les trois figures de Faust dans « Angelus Novus ».

L'écriture collective des précédents spectacles (« Le père Tralalère », « Notre terreur », « Le capital et son singe »), partait d'un magma de documents, pistes et propositions où la parole avait sinon le pouvoir du moins la préséance et dictait sa loi : tout se passait autour d'une table et de ses avatars. Ce « champ magnétique de circulation des paroles » comme l'appelle Creuzevault se poursuit ici mais relancé par des propositions d'espaces (Jean-Baptiste Bellon), de musiques (Jean-Yves Macé), de lumières (Nathalie Perrier), de masques (Loïc Nebreda), de costumes (Gwendoline Bouget). On y gagne en intensité et profondeur scénique tout azimut, avec un risque, parfois, de cacophonie dans ses écartèlements.

C'est un spectacle qui raconte son histoire, à commencer par celle des deux bons mois de répétitions passé à la Fonderie du Mans, l'auberge du Théâtre du radeau. Sylvain Creuzevault emprunte à François Tanguy des toiles et des châssis, et même une grande table, assortis des mouvements de composition-décomposition des cadres et des perspectives. Offrande et filiation se mêlent dans ce geste d'amitié en acte que Creuzevault transforme en geste théâtral, le poussant jusqu'à la farce.

Au début d'« Angelus Novus », un des acteurs entre avec un bouquet de fleurs de champs (peut-être également emprunté au Radeau où un semblable bouquet veille souvent sur le spectacle en cours). Il les répartit dans des tubes de verre de laboratoire, de flûtes, et, dans un récipient tenant lieu de vase dispose ce qui lui reste. Le vase tombe, il le relève et c'est en écartant les fleurs que le vase réussit à se maintenir debout. Le spectacle de Creuzevault ressemble à cela : les fleurs ont besoin du vase et inversement, mais chacune doit s'affirmer pour mieux faire bouquet. Le bouquet est beau il le sera plus encore au fil des représentations.

Après l'entracte, tout autre ambiance. Cela commence par un court opéra, « Kind des Faust » pour voix, masques et orchestre, musique Pierre-Yves Macé, livret Sylvain Creuzevault, traduction en allemand Elisabeth Faure. Héros : l'enfant mort de Marguerite et Faust, emmailloté comme une momie. E puis cela continue ailleurs, autrement. Quel riche voyage !

Restons-en là pour aujourd'hui. Ce spectacle vu le soir de la première à Strasbourg, on le retrouvera à Toulouse, Paris et dans une bonne dizaine de villes. Il aura changé, il changera car c'est un corps vivant, non une marchandise, c'est un daimon. On vous racontera la suite.

Mediapart.fr – Lundi 26 septembre 2016 (Suite de l'article)

« Faust I & II » 18h30, au théâtre du Châtelet, jusqu'au 29 sept

« Angelus novus, AntiFaust », théâtre national de Strasbourg, espace Grüber, 19h ts ls jours (sf 26 sept et 3 oct), dim 2 et 9 oct à 15h, jusqu'au 9 oct

Toulouse, théâtre Garonne, du 18 au 21 oct

Paris, Théâtre de la Colline, dans le cadre du Festival d'automne du 2 nov au 4 déc

Nogent-sur-Marne, scène Watteau, le 10 déc

Cergy-Pontoise, Apostrophe, 15-16 déc

Journaliste : jean-pierre thibaudat

Un « AntiFaust » bouillant mais brouillon de Sylvain Creuzevault

Philippe Chevilley

🐦 @pchevilley

Trois heures de théâtre dans tous les sens, un mythe, celui de « Faust », détourné, retourné (en un « AntiFaust »), des moments de grâce et des maladresses, des fulgurances et des tunnels : « Angelus Novus », le nouveau spectacle de Sylvain Creuzevault, créé au Théâtre national de Strasbourg, nous a fascinés, bluffés parfois, sans vraiment nous convaincre.

L'homme de théâtre et son collectif virtuose sont abonnés aux grandes aventures : raconter la Terreur ou le « Capital » de Marx autour d'une table... Le mythe de « Faust » ne les a en rien effrayés, il les a plutôt stimulés. Jusqu'à l'excès : trop de références – certaines insaisissables par le public –, trop de lignes de fuite, de « bifurcations » sans suite. Creuzevault part d'une bonne idée : trois Faust d'aujourd'hui dont une femme (prénomée Marguerite) – un chercheur, une chercheuse et un chef d'orchestre – sont confrontés à leurs démons. Des avatars aux formes multiples qui, contrairement au Méphisto de Goethe, exercent une bonne influence. Dans une société marchande policée, sans âme et sans Dieu, ces créatures du mal (qui font du bien) incitent le trio à prendre la tangente.

Dans la longue scène d'exposition, où nos trois « anti-Faust » dialoguent avec leur double « Malin », on retrouve la verve inso-

THÉÂTRE

Angelus Novus. AntiFaust

de Sylvain Creuzevault
TNS, espace Grüber,
03 88 24 88 00, jusqu'au
9 octobre, puis tournée.

lente du collectif. Puis nos héros font sécession, partent en voyage – au diable Vauvert. Entre le fantasme présidentiel du chef d'orchestre (passé par Nuit debout), les escapades bucoliques des chercheurs, les spectateurs perdent le fil. Ce qui ne serait

pas très grave, si le texte ne devenait pas un brin vain et pontifiant (avec son monologue laborieux sur la guerre, ses références appuyées aux manifs contre la loi travail). Le propos philosophique anticapitaliste se brouille et se délite. Le théâtre peut poser des questions sans réponses – mais encore faut-il qu'on comprenne les questions.

Mini-opéra

Malgré tout, cet « Angelus Novus », qui, on l'espère, va se bonifier au gré d'une longue tournée (passant par Paris-La Colline en novembre), reste une expérience théâtrale intéressante. Il s'agit d'un spectacle total où l'Arte povera devient geste plastique (grâce à un superbe jeu de panneaux), où le jeune théâtre ferraille avec l'ancien (dans des scènes oniriques en costumes et masquées), où l'hyperréalisme côtoie l'allégorique. On a même droit, après l'entracte, à un mini-opéra contemporain (sur le fils noyé de Faust) signé Pierre-Yves Macé. Formellement, Sylvain Creuzevault a franchi un grand pas avec cette épopée infernale. C'est son démon de l'écriture, qui – nous semble-t-il – ne l'a pas assez bien inspiré. ■

Angelus Novus - Théâtre Garonne

Un ange pour les Sachants

Mais, mon ami, les siècles du passé
Sont un livre scellé de sept sceaux qu'on s'entête
A lire et ce qu'on nomme esprit des temps n'est rien
Que le petit esprit de votre historien
Dans lequel le temps se reflète.
Goethe, *Faust* (trad. de Jean Malaplate)

Sans doute Sylvain Creuzevault ne pouvait-il laisser passer une année d'élections présidentielles sans y mettre son artistique grain de sel. "La société totalitaire marchande fait du savoir un pouvoir et une solitude", écrit celui qui n'a jamais caché la dimension politique de son théâtre ni ce qu'il pense de cette social-démocratie dont il continue à lever les démons. Sa dernière création joue malicieusement avec notre futur proche, décembre 2016 et autre mai 2017. Au cœur de la réflexion, le demi-frère de Prométhée, le faux-jumeau de Dom Juan : Faust, ou la connaissance, le savoir. Sa naissance médiévale, sa célébration élisabéthaine par Christopher Marlowe, préromantique par Goethe, et bien d'autres réécritures encore : différents reflets de ce mythe fondamental entrent en carambolage avec le présent de notre monde, de notre France, dans cet *Angelus Novus* précisément présenté comme un AntiFaust.

Pour me dégager de mes ruines, il me fallait avoir des ailes. (Paul Klee, *Journal*)

Bien des œuvres et bien des idées dans le creuset de Creuzevault : intertextualité, tu n'es pas toujours un vain mot. Ça foisonne, fusionne ou réagit, en une ébullition rare et parfois pétrifiante de personnalité – toute entreprise didactique reléguée loin derrière, au profit de l'inattendu, de l'obscur ou de l'évidence troublante. Certaines scènes se transmettent au spectateur sur un canal direct, vivant, vibrant, grâce à de saisissants duos de comédiens•ne•s ; d'autres donnent le sentiment de vivre une *Nuit du Walpurgis* hantée par des visions personnelles – collectives en réalité, car tout s'est construit au plateau. Sur un fil humaniste d'incroyable longueur, on y renoue avec les siècles comme on se colle aux plus criantes actualités. Au philosophique, au métaphysique, se mêlent des matériaux politiques que Sylvain Creuzevault, familier de la notion de "totalitarisme marchand", convoquait déjà dans *Notre Terreur* et *Le Capital*. Le spectacle élucide son titre et l'un de ses hypotextes – ce sera au moins ça de clarifié – en rappelant le tableau de Paul Klee ainsi que son exégèse par Walter Benjamin ; on doit désormais au philosophe et historien allemand de lire dans "Angelus Novus" une allégorie de l'ange de l'Histoire écartelé entre les débris du passé et un envol imminent, pris dans la tempête du Progrès. Tempête qui se rappellera à nous dans la deuxième partie du spectacle, selon un principe de citation, de filiation, particulièrement actif. Ainsi en va-t-il de ce mythe faustien que le spectacle embrasse tout en s'en démarquant. **Trois (anti)Faust, dont une** L'époque ne saurait se contenter d'un Faust, en voilà donc trois. Le neurologue Kassim Nissim Yildirim (Arthur Igual) flanqué d'un Baal en guise de Méphistophélès, vivra la métamorphose de sa réussite scientifique sur la mémoire, en une folle allégorie au point de départ tout ce qu'il y a de plus banal (une souris de laboratoire) ; probablement l'axe d'écriture le plus fascinant et abouti d'*Angelus Novus*, soutenu par la présence polymorphique d'Alyzée Soudet.

Anti-double de l'aimée de Faust, la généticienne Marguerite Martin (Servane Ducorps) est également saisie au sommet de sa carrière, détentrice d'un Prix Nobel en recherches fondamentales ; son assistant scientifique, Wagner, tout droit sorti de l'œuvre de Goethe, essaiera bien de faire reluire la perspective de créer le Nouvel Homme grâce à de tels progrès en génétique. En vain, Marguerite prendra la tangente hors du champ fondamental certes, mais pas pour vendre son âme au diable. Enfin, Faust avec démon intégré, Theodor Zingg (Eric Charon) est ce chef d'orchestre fantasmant une montée au pouvoir présidentiel : "vous pouvez sans compter gaspiller les étoiles", déclame, avec lui, le Directeur dans le prologue de Goethe.

Un beau Radeau pour voguer

Deux heures durant, on ne cessa de songer à François Tanguy et à ses fabuleux plateaux à tiroirs, jusqu'à trouver durant l'entracte, dûment précisés à la fin de la distribution, des remerciements adressés au metteur en scène du Radeau. Etrange (et belle) idée que d'aller emprunter ainsi cadres et châssis à un artiste dont l'empreinte esthétique est si forte ; il y a presque là une modestie de créateur acceptant de placer certains de ses pas dans ceux d'un autre, simplement parce qu'ils conviennent au projet, parce qu'ils relèvent de l'évidence formelle. La patte de Creuzevault, quant à elle, se ressent d'autant plus au contact d'une scénographie presque familière. Des oripeaux technologiques modernes à un monde de taxidermistes, des échappées psychanalytiques (le sacrifice de l'agneau-Alyzée) à la mention de Mossoul, ou encore des Zones À Défendre (le barrage de Sivens, Notre-Dame-des-Landes), *Angelus Novus* fait théâtre de tout, quitte à égarer son public durant telle ou telle scène particulièrement opaque, pour le rattraper de plus belle : si on s'y perd parfois, on y replonge sans sourciller, invité•e par un dialogue savoureux de drôlerie, par un tableau captivant (terrible, cet effet de cage dans la deuxième partie), un moment où l'interprétation crève le plateau devant tout le reste, ou encore un questionnement direct de notre actualité. Perplexe par instants, certes, mais interpellé•e d'un bout à l'autre. Masque sous les masques, dimension allégorique en dialogue continu avec des impressions de réel (via la vidéo), représentations dans la représentation (en particulier l'opéra *Kind des Faust* fictivement créé par Theodor Zingg), effeuillage progressif du plateau : c'est toute l'imagerie du théâtre qui est mise à contribution, dans un grand vertige pictural où les temporalités s'entrechoquent et laissent le spectateur étourdi, indécis quant au sens mais saisi par cette création tenant tout de la créature.

Manon Ona, *Le Clou dans la planche*, publié le 20 Octobre 2016

Les Inrockuptibles – Du 26 octobre au 1^{er} novembre 2016

best-of

scènes



Angelus Novus
écrit et mis en
scène par Sylvain
Creuzevault
Théâtre Garonne,
Toulouse
La Colline - théâtre
national, Paris
L'inversion du
mythe de Faust
redessine les
contours de l'enfer.

l'enfer du paradis

Avec *Angelus Novus*, Sylvain Creuzevault renverse le mythe de Faust et redessine les contours de l'enfer.

A l'instar de ce qu'il souhaite mettre en jeu dans *Angelus Novus* – "il s'agit peut-être d'écrire un Faust contre son propre mythe, un *AntiFaust*" –, Sylvain Creuzevault écrit une nouvelle page de sa recherche théâtrale, un anti-Creuzevault. C'est que le metteur en scène est passé par la Fonderie et a visiblement été touché par la grâce de François Tanguy, l'adresse est claire et directe. Fini le parlé-joué boursoufflé, comme dans *Notre terreur* ou la saga socio-politico-historico-théâtrale comme dans *Le Capital et son singe*, Creuzevault opère un revirement esthétique et, avec *Angelus Novus*, soigne les images et tente l'aventure poétique.

Partant du postulat que désormais "la société marchande fait du savoir un pouvoir et une solitude", une marchandise en somme, Creuzevault renverse le mythe de Faust, qui ne pouvant plus devenir ce qu'il n'est pas est contraint de devenir lui-même. Ainsi, il démultiplie la figure de Faust et croise trois trames dramaturgiques : celle d'un docteur en neurologie, d'un compositeur chef d'orchestre et d'une biologiste généticienne. L'aventure est épique. Si l'on tente de se raccrocher à des bouts d'histoire, le bon sens est constamment mis en déroute et c'est ailleurs qu'il faut chercher les clés de cette fresque méphistophélique, dans les images composées avec une attention méticuleuse et souvent d'une grande beauté, dans des sensations troublantes qui, déjouant l'ennui premier, offrent de belles échappées vers des rêveries cauchemardesques.

Et il y a les actrices : Evelyne Didi, évidemment, Servane Ducorps, Amandine Pudlo et Alyzée Soudet, magnifique chrysalide qui semble naître au théâtre comme elle naît au spectacle. Cette fable sur l'aporie du savoir est lourde d'enseignements, cryptique trop souvent, parcourue encore d'un certain esprit potache, ce qu'il reste de Creuzevault avant qu'il ne devienne l'anti-lui-même, mais tentant l'aventure d'un nouveau langage. L'enfer n'est plus, il est partout. **Hervé Pons**

Angelus Novus du 2 novembre au 4 décembre au Théâtre national de la Colline, Paris XX^e, dans le cadre du Festival d'Automne à Paris

Sylvain Creuzevault redonne jeunesse à Faust

Le metteur en scène présente « Angelus novus AntiFaust » au Théâtre national de la Colline, à Paris

THÉÂTRE

Cet automne, Faust a le visage d'un ange inquiet. Il quitte le XV^e siècle allemand qui l'a vu naître, prend ses distances avec Goethe, qui a fait de lui un mythe du théâtre, et trouve refuge auprès de l'Angelus novus, le tableau de Paul Klee qui représentait pour Walter Benjamin « l'ange de l'histoire ». Ce tableau irrigue l'imaginaire d'Angelus novus AntiFaust, la création du collectif Le Singe, mise en scène par Sylvain Creuzevault et présentée au Théâtre national de la Colline, à Paris, à partir du mercredi 2 novembre, à l'invitation du Festival d'automne. C'est un spectacle passionné et passionnant, où l'on peut se perdre, comme dans une forêt profonde, et auquel il faut s'abandonner comme l'on s'abandonne au cours d'un voyage lointain, onirique et fertile, teinté de beauté et d'inquiétude.

Cet Angelus novus AntiFaust, dont le titre est à lui seul un programme, s'inscrit dans la lignée des précédents spectacles du collectif : *Notre Terreur* et *Le Capital et son singe*. Le premier s'emparait de la Révolution française, le second de l'œuvre de Karl Marx. Ils ont marqué un tournant sur les scènes françaises, et dans l'histoire de Sylvain Creuzevault et de ses camarades. Pour eux, tout a commencé par un premier collectif, D'Ores et déjà, fondé à quatre : Sylvain Creuzevault, Louis Garrel, Arthur Igual et Damien Mongin. Ils sortaient du Conservatoire ou

de l'école Jacques-Lecoq quand, en 2005, ils ont été repérés, dans la cave du Théâtre de Charenton où ils présentaient *Visage de feu*, de Marius von Mayenburg.

Le cœur vivant des répétitions

Aussitôt, de grands théâtres les invitent et ils créent *Baal*, de Brecht, à l'Odéon-Théâtre de l'Europe. Ils sentent que quelque chose ne va pas, ni dans le spectacle ni dans la façon de travailler, et décident de tout remettre à plat, ce qu'ils font dans *Le Père Tralalère*, où, tout en racontant un dîner de famille autour d'une table, ils règlent leurs comptes avec leur histoire. Et ils se

recentrent sur ce qui les motive au plus profond : travailler ensemble, d'une manière collective, ce qui ne veut pas dire que chacun fait ce qu'il veut, mais que tout est discuté, surtout pendant les répétitions, le cœur vivant du collectif. Dès le début, Sylvain Creuzevault s'impose naturellement comme le metteur en scène. Il est très bon acteur, mais il préfère regarder, et ses camarades aiment son regard.

C'est lui qui est à l'origine de *Notre Terreur*. Parce qu'il y a dans le collectif un comédien, Eric Charon, taillé pour jouer Robespierre, Sylvain Creuzevault propose de

travailler sur la période de 1792. Le résultat, nourri par des mois de lectures intenses, est fracassant. Là encore, tout le monde est autour d'une table, et débat, d'une manière extraordinairement vivante, improvisée et tenue, sur les points fondamentaux de la Révolution à un tournant : l'exercice du pouvoir, la liberté et la répression. *Notre Terreur* tourne deux ans, en France et en Europe. Puis s'arrête. Certains comédiens s'en vont. Ils en ont assez des quatre heures de note imposées après chaque représentation, et ils veulent passer à autre chose. L'his-

toire continue sans eux, mais avec de nouveaux venus.

Deux ans séparent *Notre Terreur* du *Capital et son singe*, dont la préparation nourrit beaucoup de fantasmes. Sylvain Creuzevault réunit le collectif sur les causes sauvages des Cévennes où il a choisi de s'installer. Personne d'extérieur n'est admis, surtout pas la presse, à qui le metteur en scène ne s'adresse plus depuis des années, sinon par écrit. Les répétitions durent un an et demi. Quarante ans après la bande des *Camisards*, le film de René Allio (1972) sur le tournage duquel le metteur en scène André Engel était arrivé avec Hegel et une kalachnikov, Sylvain Creuzevault et sa bande réinventent à leur manière, sur les mêmes terres, un désir de révolution de la pensée. Leur retour sur Marx, à un moment où la société vacille sur ses socles, génère un spectacle enthousiasmant, qui est créé en 2009.

Pacte avec le chaos du monde

La réflexion sur la Révolution avait appelé celle sur *Le Capital*. Laquelle appelle à son tour celle sur Faust. Aujourd'hui où le savoir représente la marchandise la plus raffinée parce qu'elle a la valeur la plus grande, que ferait Faust ? Il ne s'emparerait pas du sort d'un seul homme, comme dans le mythe. Il prendrait le pouvoir sur toute la société, avec les armes d'aujourd'hui. Dans *Angelus novus*, on voit un compositeur de musique célèbre se lancer dans une campagne pour « une démocratie participative », l'autre nom du populisme qui génère l'autocratie. Pour Sylvain Creuzevault et ses camarades, la croyance au progrès, en politique comme ailleurs, a les ailes écornées de l'Angelus novus de Paul Klee. Elle s'incarne en de nombreux personnages, prend des formes multiples et se déploie dans des tableaux saisissants, auxquels Sylvain Creuzevault ne nous avait pas habitués.

Car tout ne se passe pas autour d'une table, cette table fameuse, désordonnée et débordée de paroles, autour de laquelle les comédiens jouaient *Notre Terreur* et *Le Capital et son singe*. On la retrouve au début, puis elle se fond dans un

décor de panneaux qui bougent au rythme d'une pensée affolée par la suite ininterrompue de catastrophes auxquelles l'Histoire a conduit, compliquée par la perte de repères en lesquels avoir foi, exaltée par une colère contre l'exercice destructeur du pouvoir. A certains moments, on se croirait chez Romeo Castellucci, dans cet *Angelus novus AntiFaust* remarquablement joué, surtout par les comédiennes ; la beauté des images scelle un pacte avec le chaos du monde, et Sylvain Creuzevault en signe un avec son avenir de metteur en scène. ■

BRIGITTE SALINO

Angelus novus AntiFaust, spectacle collectif mis en scène par Sylvain Creuzevault. Avec Antoine Cegarra, Eric Charon, Pierre Devérines, Evelyne Didi, Lionel Dray, Servane Ducorps, Michèle Goddet, Arthur Igual, Frédéric Noaille, Amandine Pudlo, Alysée Soudet. Création musicale Pierre-Yves Macé. Théâtre national de la Colline, 15, rue Malte-Brun, Paris 20^e. M^o Gambetta. Tél. : 01-44-62-52-25. Mardi à 19 h 30 ; mercredi à samedi, à 20 heures ; dimanche à 15 h 30. Durée : 3 h 30. De 8 € à 30 €. Jusqu'au 4 décembre. Colline.fr

De gauche à droite : Antoine Cegarra, Arthur Igual, Michèle Goddet.

COMPAGNIE



Faust dans la tempête

Superbe spectacle de novembre au Théâtre de la Colline, *Angelus Novus. AntiFaust* offre une variation contemporaine sur le mythe de Faust. La création est signée Sylvain Creuzevaut, figure montante d'un théâtre audacieux et réflexif.

PAR BENOIT SOLÈS

Angelus Novus est le titre d'un tableau de Paul Klee, peint en 1920. Il appartenait au philosophe allemand Walter Benjamin qui le rendit célèbre par l'interprétation inspirée qu'il en donna : « *(Le tableau) représente un ange qui semble avoir dessein de s'éloigner de ce à quoi son regard semble rivé. Ses yeux sont écarquillés, sa bouche ouverte, ses ailes déployées. Tel est l'aspect que doit avoir nécessairement l'ange de l'histoire. Il a le visage tourné vers le passé. Il ne voit qu'une seule et unique catastrophe, qui ne cesse d'amonceler ruines sur ruines et les jette à ses pieds. Il voudrait bien s'attarder, réveiller les morts et rassembler les vaincus. Mais du paradis souffle une tempête qui s'est prise dans ses ailes, si forte que l'ange ne peut plus les refermer. Cette tempête le pousse incessamment vers l'avenir auquel il tourne le dos, cependant que jusqu'au ciel devant lui s'accumulent les ruines. Cette tempête est ce que nous appelons le progrès.* »

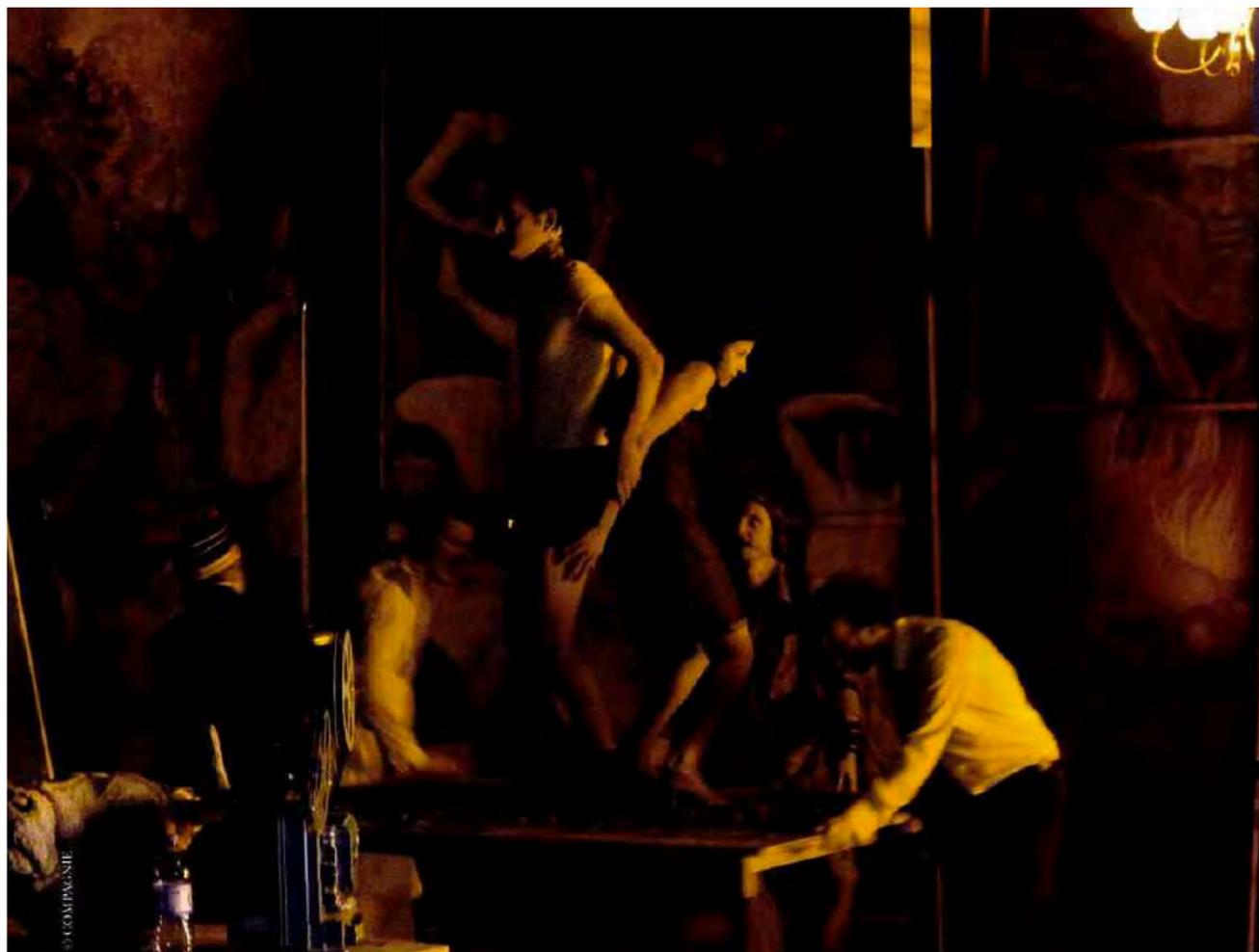
Cet ange « sidéré » semble être le point de départ - ou la résolution, - d'une réflexion politico-philosophico-métaphysique, menée par Sylvain Creuzevaut et son collectif de comédiens-auteurs. Elle s'articule autour du mythe de Faust et d'improvisations collectives sur les différentes versions de l'histoire du docteur et de son pacte diabolique (Marlowe, Goethe, Gounod, Ibsen, Brecht, Boulgakov...). Le texte s'apparente à un flux magmatique, tantôt anecdotique, tantôt puissant, mais toujours signifiant. Car le courant souterrain qui draine cette pensée est un message mûri dans les spectacles précédents de Creuzevaut. Il a des accents contestataires et désespérés, qui pourraient s'articuler autour du slogan : « *Société de consommation, la conscience fout le camp !* »

De là, faudrait-il comprendre que l'incarnation du diable, dans notre société moderne, ce serait le capitalisme ? Oui, en partie, mais pas seulement. Dieu merci, si j'ose dire, car on pouvait redouter un propos un peu convenu... Mais là où Creuzevaut devient plus original, c'est qu'il est ici question de *savoir*, plus

que de *marchandise*. Mais revenons à l'histoire. A travers trois personnages, Kacim Nissim Yildirim, docteur en neurologie, Marguerite Martin, biologiste généticienne et Théodore Zing, compositeur et chef d'orchestre, ce sont trois avatars de Faust qui nous sont présentés. Ou plutôt comme le précise malicieusement Creuzevaut : « *deux AntiFaust et un Faust sans démon* ». Une question lancinante nous est alors posée : pourquoi les progrès de la science ne nous détournent-ils pas des mythes ? Pourquoi les idoles (au sens païen, pas les chanteurs... quoique) restent-elles aussi solidement vissées sur leur piédestal ? Pourquoi la politique n'est-elle toujours pas remplacée par un mode supérieur d'organisation sociale, qui serait « une espèce de forme insurpassable du Bonheur » ?

Baroque et déjantée

Nous suivrons donc nos trois compères à la recherche d'une forme de rédemption, certains diraient de « fuite en avant », sans doute un peu vaine, mais honorable. Mais que trouveront-ils, au bout ? Avant d'y répondre, ou du moins, de tenter d'y répondre, Creuzevaut nous entraîne dans une succession de séquences tantôt baroques, tantôt déjantées. Mais que sont-elles ? Que veulent-elles dire ? S'agit-il d'une quête initiatique ? D'un voyage dialectique ? D'un combat métaphysique ? Les trois à la fois ? En vérité, on n'est plus très sûr de rien et l'on navigue ainsi, un peu à vue, de la conférence d'un récent prix Nobel jusqu'au monologue (dit avec une âpre pureté par Pierre Devérines) d'un soldat. On traverse des moments dérangeants, suivis de scènes franchement comiques (portées par la grâce étrange d'Alyzée Soudet). On voit des gens coiffés de drôles de têtes d'animaux et d'autres portant des masques humains au réalisme stupéfiant et poétique (magnifique travail de Loïc Nébréda). On traverse une tempête et l'on écoute une très jolie déclaration d'amour (superbe Amandine Pudlo). On rencontre tour à



tour un chiffonnier, un épouvantail, une souris, un président de la République, une chèvre, une chenille et un bestiaire humain. On entend un opéra (à La Bastille ?) et le récit halluciné d'une manifestation (à République?)...

Bien sûr, il va falloir sérieusement s'accrocher pour trouver une explication rationnelle à tout cela. On est le plus souvent dans le symbole, l'évocation, le code. On privilégie volontiers le signifiant plutôt que le signifié. Mais alors : « Est-ce qu'on y comprend quelque chose ? » Non. Sans doute pas. Mais l'enjeu pour nous, cobayes-spectateurs, ne sera pas tant de *comprendre* que de *sentir*. Dans cette affaire, le rat de laboratoire sur lequel est tenté l'expérience, c'est nous ! Il convient donc de se laisser attraper et emporter dans un spectacle de 3 heures 30, qui s'ingénie à nous perdre mais ne nous tue pas (*d'ennui*). Bien au contraire. Parce qu'au-delà de cette recherche exigeante et somme toute assez passionnante à condition d'en recevoir les clés (si vous les cherchez, elles sont dans le programme), il y a de la vie, du rythme, une scénographie dynamique, des images, des sons, des situations et surtout, du jeu. Et c'est cela qui compte. Il y a quelque chose de moderne dans l'ensemble et qui semble d'ailleurs avoir

interpellé la classe de lycéens qui assistait en même temps que moi à la représentation : « T'as capté quelque-chose, toi ? - Non, mais j'ai hiffé. Je sais pas ce qu'ils prennent, mais c'est du lourd... »

Ce spectacle étrange et déroutant se vit un peu comme une hallucination, un rêve ou un cauchemar d'enfant. Il a quelque chose d'effrayant et d'hypnotique. Il vous en reste des images fortes, pas toujours déchiffrables, mais qui s'impriment durablement en vous. On ne sait les analyser toutes, mais on en perçoit intimement la vibration. Creuzevault parvient à être à la fois éthéré et terrien. En nous perdant, il se trouve. C'est assurément du théâtre. Le tableau final, qu'il convient de ne pas trop révéler synthétisé bien tout cela. Pictural (on pense à Brueghel, à Bosch), symbolique, magnétique, il est d'une réelle beauté. Walter Benjamin définissait ainsi l'aura : « L'unique apparition d'un lointain, quelle que soit sa proximité ». Ainsi, la boucle est finalement bouclée et la démonstration maîtrisée. Et, comme dans tout travail en partie fondé sur l'improvisation, le spectacle est une œuvre en constante évolution, on peut penser que tout cela va se transformer, chercher à tendre vers la quintessence, l'épure. L'alchimie n'en sera que meilleure.

**ANGELUS
NOVUS.
ANTIFAUST.**

Mise en scène Sylvain Creuzevault.
Avec Antoine Coarra, Pierre Devéries, Amélie Puello, Alysée Scotet...
Théâtre de la Colline,
du 2 novembre au
4 décembre, avec le
Festival d'Automne à Paris.

L'agenda

LES SPECTACLES À PARIS

Angelus Novus Antifaust

Le travail de Sylvain Creuzevault et de son équipe s'inscrit sur un long temps de répétition. Discussions, lectures et écriture servent de base à l'improvisation et à la construction d'une partition en mouvement. Ici, il est question de Faust, ce savant ayant aspiré au savoir universel. En proie à la solitude et à la mélancolie, il contracte, par l'intermédiaire du démon Mephistophéles,



Angelus Novus Antifaust spectacle de Sylvain Creuzevault au Théâtre national de Strasbourg © D R

un pacte avec le diable à qui il offre son âme en échange d'une vie nouvelle. Aujourd'hui, que devient le mythe de Faust dans une société qui fait du savoir une marchandise ? Sur le plateau, trois vies, trois « Faust » deux hommes et une femme, aux prises avec leur entourage, leurs choix et leurs démons.

Du 2 au 11 novembre 2016

Théâtre national de la Colline

15 rue Malte-Brun

75020 Paris

Réservations : 01 44 62 52 52

www.colline.fr

best-of

scènes



Angelus Novus
écrit et mis en
scène par Sylvain
Creuzevault
La Colline
- Théâtre national,
Paris
L'inversion du
mythe de Faust
redessine les
contours de l'enfer.

Angelus novus AntiFaust: Sylvain Creuzevault inaudible

Critique / laurence liban, publié le 02/11/2016 à 12:10

Après le *Faust* aussi superbe que léché de Robert Wilson, en septembre, un autre Faust arrive à Paris, cette fois dans le cadre du Festival d'Automne. C'est *Angelus novus Anti Faust* de Sylvain Creuzevault. Aussi confus que bavard, ce spectacle créé au Théâtre national de Strasbourg est heureusement zébré de quelques d'éclairs. Bien trop rares, hélas.



Depuis *Notre Terreur* et *Le Capital et son singe*, on sait que le meneur de bande Sylvain Creuzevault n'emploie pas le plus court chemin pour dire ce qu'il a à dire et qu'il adore perdre le spectateur dans le labyrinthe d'une pensée ouverte à 380 degrés. *Anti-Faust* est la caricature de ce *modus operandi* dont il ne reste que les défauts des qualités. Le propos, qui organise, peut-être, la rencontre entre l'ange nouveau et l'anti Faust, semble s'être perdu dans le piège d'un labyrinthe sans sortie ni retour. Egaré dans la forêt des signifiants généreusement dispensés au cours de scènes plus ou moins intéressantes, plus ou moins réussies, on ne peut que déplorer le talent que Creuzevault déploie à organiser son propre sabotage.

Ce faisant, il illustre cruellement le propos de Jean-Pierre Vincent, qui présentait au même moment, au TNS, une limpide et pénétrante *Iphigénie en Tauride*. Dans le programme, Vincent parle de « mesurer le son dans un monde de vacarme. Y compris, parfois, un monde théâtral de vacarme, avec des acteurs qui hurlent des horreurs dans des micros, de la sono à fond, des écrans de dix mètres de large. Il y a tant de bruit qu'on n'y comprend plus rien. » Et d'en appeler à « retrouver l'espace et le temps de penser ».

C'est exactement ce qu'il faudrait à *Angelus novus Anti Faust*. Alors on verrait et on entendrait les choses passionnantes, drôles, terribles et mystérieuses dont Creuzevault a aussi le secret. Et qui se font trop rares ici.

Théâtre de La Colline/Festival d'Automne à Paris, du 2 novembre au 4 décembre. En tournée à Annecy, Valence, Perpignan, etc.

ANGELUS NOVUS : l'inferral antiFaust de Sylvain Creuzevault

4 novembre 2016 / dans À la une, Angers, Décevant, Dijon, Grenoble, Les critiques, Montpellier, Mulhouse, Paris, Théâtre, Toulouse, Valence / par Christophe Candoni



© Jean-Baptiste Bellon

Dans *Angelus Novus* créé à Strasbourg et donné à la Colline avant une longue tournée, le metteur en scène Sylvain Creuzevault multiplie les inspirations, à commencer par Paul Klee et Walter Benjamin, et orchestre un touffu et confus fatras théâtral d'après le mythe de Faust.

A l'inverse de *Faust* qui pactise avec le diable et vend son âme pour devenir quelqu'un d'autre, les savants contemporains que met en scène *Angelus Novus* cherchent à devenir eux-mêmes en se laissant guider par de bizarres anges ou démons intérieurs, une sorte de doubles, de bonnes ou mauvaises consciences à l'image de *Baal* Seigneur des mouches qui ouvre la pièce, chemise tachée de sang et chevelure blondie à l'acide, l'air franchement hébété. A travers le trio déjanté que forment un docteur en neurologie, une Prix Nobel de biologie et un compositeur et chef d'orchestre d'avant-garde, politiquement engagé à gauche qui rêve de présidentielle, **Sylvain Creuzevault veut interroger la place et la valeur accordées au savoir dans une société marchande comme la nôtre.**

Avec cette dernière création de grande ampleur, Sylvain Creuzevault cherche à élargir, amplifier, son geste artistique en lorgnant vers le théâtre « grand format » d'un **Mathias Langhoff** ou d'un **Vincent Macaigne**. ***Angelus Novus* est d'une durée conséquente. Sa forme est aussi foisonnante que décousue** ; elle comprend même un mini opéra incorporé. Sa scénographie monumentale et mobile recycle des pans de murs et de toiles empruntés à de vieux décors de l'équipe de **François Tanguy** qui saturent l'espace autant qu'ils l'envoient valser. **Le propos, à la fois politique, économique, social, philosophique est débordant et disparate, parfois drôle, hilarant même, souvent lassant.** Il y est question d'insurrections et d'actions salutaires. En brassant quantité d'idées et de propositions, toutes mises sur le même plan, la représentation passe mal. Elle s'embourbe. Et ce, malgré le talent d'excellents comédiens et performeurs, camarades de jeu extrêmement vaillants et persuasifs, fidèles complices pour certains depuis *Notre Terreur*, *Le Père Tralalère* et *Le capital et son singe*. Ils développent en collectif un style de jeu et d'écriture basé sur l'improvisation et font preuve d'une invention vive et électrisante.

S'il y a quelque chose de faustien dans le spectacle, c'est son caractère inachevé, inaccompli, revendiqué comme une recherche, une quête constante et totalement foutraque. Pris au piège d'un rêve de grandeur et d'un impossible salut, Sylvain Creuzevault n'a, pour convaincre, pas assez chassé de démons.

ANGELUS NOVUS AntiFaust

Mise en scène Sylvain Creuzevault

Avec Antoine Cegarra, Éric Charon, Pierre Devérines, Évelyne Didi, Lionel Dray, Servane Ducorps, Michèle Goddet, Arthur Igual, Corinne Jaber, Frédéric Noaille, Amandine Pudlo et Alysée Soudet

Musique Pierre-Yves Macé

Son Michaël Schaller

Peinture Camille Courier de Méré

Scénographie Jean-Baptiste Bellon

Lumière Nathalie Perrier

Vidéo Gaëtan Veber

Masques Loïc Nébréda

Costumes Gwendoline Bouget

Production Le Singe

Coproduction Théâtre National de Strasbourg, La Colline – théâtre national, Festival d'Automne à Paris, La Filature – Scène nationale de Mulhouse, MC2: Grenoble – Scène nationale, Le Printemps des comédiens, Théâtre Dijon-Bourgogne, Le Quai – Nouveau Théâtre d'Angers, La Comédie de Valence – Centre dramatique national

Avec le soutien de la DGCA du ministère de la Culture et de la Communication

Avec la participation artistique du Jeune Théâtre National

Avec le soutien de La Fonderie au Mans

Création le 23 septembre 2016 au Théâtre National de Strasbourg

Durée: 3h30

Strasbourg du 23 septembre au 9 octobre 2016 – TNS

Toulouse du 18 au 21 octobre 2016 au Théâtre Garonne – Scène européenne

Paris du 2 novembre au 4 décembre 2016 à La Colline – théâtre national, dans le cadre du Festival d'Automne

Nogent-sur-Marne le 10 décembre 2016 à La Scène Watteau

Cergy-Pontoise les 15 et 16 décembre 2016 à L'Apostrophe – Scène nationale

Dijon du 21 au 25 mars 2017 au Théâtre Dijon-Bourgogne – Centre dramatique national

Bonlieu les 30 et 31 mars 2017 à la Scène nationale d'Annecy

Valence du 5 au 7 avril 2017 à La Comédie de Valence – Centre dramatique national Drôme Ardèche

Grenoble du 11 au 14 avril 2017 à la MC2: Grenoble – Scène nationale

Perpignan les 20 et 21 avril 2017 à L'Archipel – Scène nationale

Mulhouse du 26 au 28 avril 2017 à La Filature – Scène nationale

Angers les 4 et 5 mai 2017 au Nouveau Théâtre d'Angers – Centre dramatique national Pays de la Loire

Tarbes du 10 au 11 mai 2017 au Parvis – Scène nationale Tarbes Pyrénées

Montpellier en juin 2017 au Printemps des comédiens

6 novembre 2016

Hélène Kuttner

Un « Antifaust » déroutant de Sylvain Creuzevault à la Colline

Critiques - Théâtre

Un « Antifaust » déroutant de Sylvain Creuzevault à la Colline

Une création collective de la Compagnie du Singe

Mise en scène de Sylvain Creuzevault

Avec Antoine Cegarra, Eric Charon, Pierre Devérines, Evelyne Didi, Lionel Dray, Servanne Ducorps, Michèle Goddet, Arthur Igual, Frédéric Noaille, Amandine Pudlo et Alysée Soudet.

Du mercredi au samedi à 20h, le mardi à 19h30 et le dimanche à 15h30

Tarifs : de 8 à 30 euros

Réservation [en ligne](#) ou par tél. au 01 44 62 52 52

Durée : 3h30

La Colline-Théâtre national

15 rue Malte Brun
Paris 20^e
M^o Gambetta

www.colline.fr



Du 2 novembre au 4 décembre 2016, puis tournée jusqu'en juin 2017

Après le TNS de Strasbourg, l'acteur metteur en scène Sylvain Creuzevault et son collectif le Singe présentent à Paris avec le Festival d'Automne « Angelus Novus », une

création démoniaque et spectaculaire de plus de 3 heures autour du mythe de Faust, sous forme d'une série de déconstructions des mythes contemporains. Un projet séduisant pour un résultat déroutant, porté par des acteurs à l'énergie explosive.

Goethe, Faust et Méphisto détournés par l'actualité

Habitué des aventures mémorables qui mêlent théâtre et politique, théâtre et philosophie, « Notre terreur » sur l'idéal révolutionnaire et « Le Capital et son singe » sur le Karl Marx, la compagnie du Singe et son metteur en scène Sylvain Creuzevault se sont attaqués au mythe de Faust en miroir de l'Angelus Novus du peintre Paul Klee, une aquarelle saisissante peinte en 1920, représentant selon le philosophe allemand Walter Benjamin un ange aux yeux écarquillés, pris dans la tempête de l'Histoire, regardant avec effroi l'avenir et le progrès comme des catastrophes prévisibles. Il se retourne donc vers le passé en tentant d'en tirer quelques leçons et de réveiller sans succès les morts. Cette idée d'un progrès démoniaque, plus dangereux que lumineux aujourd'hui, semble bien être le fil conducteur d'un spectacle expérimental mené tambour battant, avec une énergie explosive mais qui, à force de multiplier les pistes et les références, perd le spectateur dans la pelote emmêlée de ses multiples digressions.

Générosité des comédiens

Comme toujours, une équipe de comédiens de choc, inventifs, gonflés, bourrés d'énergie campent des personnages du 20^e siècle qui basculent ensuite dans une mythologie biblique, puis dans un opéra de poche. Antoine Cegarra, Eric Charron, Pierre Duérines, aveline Didi, Lionel Dray, Servanne Ducorps, Michèle Goddet, Arthur Igual, Frédéric Noaille, Amandine Pudlo et Alysée Soudet passent de leur propre identité d'acteur face public, dans un dispositif frontal et resserré, derrière une série de tables-podium, à une série de personnages farfelus voire burlesques, qui frisent la caricature. On suit donc Marguerite Martin, biologiste généticienne française, compagne et maîtresse de Théodor Zingg, compositeur et chef d'orchestre et de Kacim Nissim Yildirim, docteur en neurologie allemand. Ces trois là rivalisent d'érudition, d'ambition et de narcissisme, s'ebattent devant nous comme deux coqs de basse-cour autour d'une poule, avant de partir en voyage.



Une performance tous azimuts

Il y a des fulgurances extrêmement drôles dans la première partie du spectacle durant laquelle les acteurs, empruntant à l'actualité des clins d'oeil familiers, jouent à fond la complicité avec le public. On singe les débats

universitaire où personne ne cède la parole, où la volonté de séduction enflamme le désir sexuel, on caricature la position du chercheur en génétique qui ressemble de plus en plus à sa souris de laboratoire, on rejoue le conflit de générations par la pénétration de tableaux d'actualité avec des vidéos de Nuit Debout, des violences policières et de la colère des jeunes. On regrette cependant que l'énergie et le talent des comédiens ne s'expriment que dans une excitation constante et un débit vocal précipité. Et surtout que le texte, au bout du compte, se noie dans ses propres interrogations à force de clichés.

Opéra en allemand

Car il est bien difficile de comprendre ensuite ce qu'il advient des protagonistes. La rencontre avec Lilith, première épouse d'Adam et créature démoniaque qui tua ses enfants, ange noir, qui nous plonge dans un Moyen-Age de sorcellerie, vient perturber le propos anti-capitaliste quand Faust réapparaît sous les traits de son double négatif, pervers, anarchique et rimbaldien dans l'opéra en allemand de Creuzevault composé musicalement par Pierre-Yves Macé. L'atmosphère vire donc à la mélancolie dépressive et à la fin du monde dans un tableau à la Castellucci avec des panneaux de décor empruntés à François Tanguy, vision nihiliste et sans appel de notre monde en perdition dont on aimerait quelque lumière.

Hélène Kuttner

Folies Faust



Angelus novus, AntiFaust, mise en scène de Sylvain Creuzevault (photo © compagnie)

Les manifs mènent à tout, même à Sainte-Anne, ce qui n'est pas le plus mauvais refuge quand on n'en peut plus de s'être fait gazer depuis le pont d'Austerlitz jusqu'au boulevard Arago. C'est dans le jardin de l'hôpital psychiatrique parisien que Marguerite Martin, Prix Nobel de biologie et quadragénaire érotomane, trouve asile juste avant l'entracte. Dans le *Faust* revu et refusé par Sylvain Creuzevault, comme dans *Le Maître et Marguerite* de Boulgakov, la folie est un cadeau du diable, une façon d'échapper au contrôle d'identité et à l'ordre établi.

Avis aux spectateurs, les trois heures trente que dure *Angelus novus* ne sont ni raisonnables ni bien léchées ; l'embrouille y règne et les personnages sont susceptibles de changer de peau, au sens propre : les masques conçus par Loïc Nevada participent d'un carnaval existentiel, d'un bal des sorcières où les zadistes de Notre-Dame-des-Landes croisent des assistants de Frankenstein dans un monde futuriste –on est en décembre 2016, voire en juin 2017– où tout est possible, y compris l'élection d'un chef d'orchestre mélenchoniste à la présidence de la

République (rêve ou cauchemar, ce n'est pas clair...). Le tout se terminant en chansons, dans un Jardin des délices où se retrouvent humains, diables et marionnettes.



© compagnie

Entre tout cela, un fil, et même trois : les histoires parallèles –et mélangées– de deux savants (Kacim le neurologue et Marguerite la Prix Nobel) et d'un musicien (Theodor le chef d'orchestre). Trois "AntiFaust", selon le mot de Creuzevault, qui mènent leurs travaux dans des laboratoires souterrains à l'équipement précaire, à la merci d'interventions intempestives de comparses maladroits. On s'y perd mais ce n'est pas grave, le spectacle a beau accumuler références, vraies et fausses pistes, il reste sous la menace permanente du rire, comme un démon libérateur venu nettoyer les yeux et les oreilles.

Au [Théâtre Monfort](#) à Paris, du 12 au 14 novembre, les anciens du groupe T'Chan'G entendent honorer la mémoire de Didier-Georges Gabily, disparu il y a vingt ans, apôtre d'un théâtre qui brassait mythes anciens et monde d'aujourd'hui. Un théâtre d'excès, hors normes, imprévisible, revigorant. C'est cette même flamme que ranime le spectacle de Creuzevault.

René Solis

Angelus novus, AntiFaust, mise en scène de Sylvain Creuzevault, [Théâtre national de la Colline](#) (Festival d'Automne), 75020 Paris, jusqu'au 3 décembre.

Théâtre. Sylvain Creuzevault réveille les démons de la révolution

Par **Hugues Le Tanneur** 

Publié le 09/11/2016 à 20H00



© Jean-Baptiste Bellon

Dans "Angelus Novus antiFaust", le metteur en scène et ses comédiens revisitent le mythe en le confrontant à notre présent. Aussi fou qu'échevelé, leur spectacle endiablé interroge avec un bel entrain ce qui reste aujourd'hui de l'élan révolutionnaire dans un monde de plus en plus complexe où les utopies semblent avoir depuis longtemps marqué le pas

Où il est question d'un homme sans tête – qui n'en continue pas moins de penser. D'une souris de laboratoire baptisée Hikikomori. D'une biologiste généticienne, par ailleurs prix Nobel, répondant au nom de Marguerite Martin. D'un certain Kacim Nissim Yildirim docteur en neurologie. De Theodore Zingg, compositeur, orphelin – auteur, apprend-on dans le livret de la pièce, d'une "*fantasmagorie politique*".

Précisons à ce propos que l'expression, un peu fourre-tout, de "*fantasmagorie politique*", avec sa référence appuyée à [Walter Benjamin](#), s'applique parfaitement à cet *Angelus Novus antiFaust*, version aussi foutraque que diablement excitante du mythe de Faust conçue par Sylvain Creuzevault.

Au premier abord, le spectacle ressemble à une conférence avec des intervenants attablés derrière une longue table. Assez vite il apparaît que les "*conférenciers*" n'appartiennent pas exactement à la même temporalité et ne se trouvent même pas au même endroit. On est, certes, dans une salle de conférence mais aussi dans un laboratoire ainsi que dans une cuisine où deux personnages entament leur petit-déjeuner. Légèrement en retrait, la tête tranchée, les épaules couvertes de sang, le premier à parler est Baal, Seigneur des mouches, une version du démon qui habite en chacun de nous dont l'origine remonte à l'Antiquité.

"Le frisson est la meilleure part de l'humanité", lit-on dans le *Faust* de Goethe. En touillant et en malaxant à tout va dans un vaste chaudron idées et images, Sylvain Creuzevault et ses comédiens se demandent à quoi pourrait ressembler l'élan révolutionnaire que signifie ce frisson. De là le désir évident d'intégrer au spectacle tout ce qui constitue notre présent en s'efforçant de brasser le plus large possible – entre allusions aux combats qui se déroulent en ce moment à Mossoul et harangue par un candidat aux élections présidentielles, sans oublier des manifestations qui rappellent aussi bien la Nuit debout que les récentes protestations contre la loi Travail.

Mais le démon de la révolution ne se laisse pas facilement circonscrire. D'où la joyeuse anarchie à l'œuvre dans cette fulgurante mascarade inspirée, entre autres, de la satire du moyen âge où le monde est mis cul par-dessus tête. C'est un foisonnement généralisé au point qu'il n'y a pas un mais trois Faust, dont l'un est une femme, Marguerite Martin. Dans la foulée de son précédent spectacle, *Le Capital et son singe*, d'après Karl Marx, Sylvain Creuzevault invente une rêverie débridée s'articulant autour de la célèbre allégorie de l'*Angelus Novus*, l'Ange de l'Histoire inspiré à Walter Benjamin par un tableau de Paul Klee. L'ange, écrit Benjamin, est emporté par une tempête qui, soufflant du paradis, s'engouffre dans ses ailes. Cette image de la tempête traverse le spectacle avec d'autant plus d'impact que le vent qui entraîne tout sur son passage renvoie au fait que Faust lui-même vole dans les airs grâce à sa cape magique. Magie, alchimie, expériences troubles en laboratoire, fabrication d'un homuncule – un vers de terre devenu plus tard un ange aux immenses ailes de papillon – tout ici se décompose et se recompose dans un mouvement incessant. Le décor, notamment, constitué de panneaux empruntés au Théâtre du Radeau de François Tanguy se transforme et se reconfigure à tout bout de champ pour créer à chaque fois de nouvelles ligne de fuites qui contribuent amplement au côté secoué de l'ensemble.



© Jean-Baptiste Bellon

Servi par des acteurs à l'énergie formidable, c'est un tourbillon sauvage d'autant plus ambitieux qu'il se permet toutes les folies avec un humour réjouissant – jusqu'à intégrer un bout d'opéra écrit par le compositeur Pierre-Yves Macé. S'il est exagéré de parler d'œuvre d'art totale, c'est quand même bien vers ça que tend cette furieuse équipée. Soit un voyage théâtral en forme de corne d'abondance, d'autant plus pleine – truffée de citations et de références – que Sylvain Creuzevault y a mis le maximum, comme s'il ne voulait laisser de côté aucune possibilité. Répondant peut-être à ce souhait exprimé par Soeren Kierkegaard dans *L'Instant*: "*Si je pouvais formuler un souhait ce serait celui de posséder non pas la richesse ou la puissance, mais la passion de la possibilité; j'aimerais avoir cet œil qui, éternellement jeune, brûlerait éternellement du désir de voir la possibilité*".

Culturebox.fr – Mercredi 9 novembre 2016 (Suite de l'artiste)

***Angelus Novus antiFaust*, mise en scène Sylvain Creuzevault**

avec Antoine Cegarra, Eric Charon, Pierre Devérines, Evelyne Didi, Lionel Dray, Servane Ducorps, Michèle Goddet, Arthur Igual, Frédéric Noaille, Amandine Pudlo, Alyzée Soudet
jusqu'au 4 décembre au théâtre de La Colline, Paris. Dans le cadre du festival d'Automne.

puis en tournée:

15 - 16 décembre: L'Apostrophe, Cergy-Pontoise

21 - 25 mars 2017: théâtre Dijon-Bourgogne

30 - 31 mars: Bonlieu – Scène nationale d'Annecy

5 - 7 avril: La Comédie de Valence

11 - 14 avril: la MC 2, Grenoble

20 mars - 1er avril: L'Archipel, Perpignan

26 - 28 avril: La Filature, Mulhouse

4 - 5 mai: Nouveau Théâtre d'Angers

10 - 11 mai: Le Parvis, Tarbes

en juin 2017 au Printemps des Comédiens, Montpellier

« Angelus Novus AntiFaust » de Sylvain Creuzevault

Du 2 novembre au 4 décembre 2016



NOTRE AVIS : MI-FIGUE, MI-FIGUE

Un titre énigmatique, des scènes mises bout à bout sans grande cohérence et d'excellents comédiens que l'on oblige à hurler pendant 3h30. Bienvenue dans le monde de Sylvain Creuzevault.

“

Nous manquons de démons. Les temps en sont presque vides.

— Sylvain Creuzevault



La pièce en bref

Avant de comprendre ce qu'est un « Anti-Faust », il s'agirait de savoir ce qu'est un « Faust » dans l'esprit du metteur en scène Sylvain Creuzevault. Faust, c'est celui qui aspire à devenir autre, quel qu'en soit le prix, quitte à pactiser avec le diable. Ici, nos trois « Anti-Faust » sont incarnés par une Prix Nobel de Biologie plutôt exubérante, un neurobiologiste bougon et un chef d'orchestre avant-gardiste tenté par la politique. Des « sachants » donc, qui contrairement à Faust vont chercher le démon en eux-mêmes. Avec une double-question en toile de fond : quelle est aujourd'hui la place du savoir dans notre société, et pourquoi la science ne parvient-elle pas à supprimer notre croyance en ce « je-ne-sais-quoi » encore inexplicable ?

Avec ce travail de mise en scène en tout point excessif, Sylvain Creuzevault fait le pari de la démesure : décors somptueux, opéra incorporé, comédiens poussés à bout, le tout sous une avalanche de références piochées ça et là... Le résultat n'en est que plus bordélique, et pourtant cela fonctionne, au moins épisodiquement. Alors que résonnent les derniers cris de cette joyeuse cacophonie de 3h30, nous voilà vidés de toutes nos forces et remplis d'interrogations, ce qui ne peut jamais faire de mal.



Alicia Dorey

Co-fondateur

Va au théâtre 7 fois par semaine



ON A AIMÉ

- La scénographie, composée de magnifiques pans de murs mobiles.
- Des comédiens qui ne reculent devant rien, et donnent absolument tout jusqu'à la dernière minute.



ON A MOINS AIMÉ

- Le côté décousu et volontairement opaque de cette interprétation de *Faust*.
- Le doublage en allemand des airs d'opéra, absurde. Sauf s'il s'agissait de second degré.



AVEC QUI FAUT-IL Y ALLER ?

- Un vieux savant.
- Un doctorant qui a 3h30 à tuer avant de retourner au labo.



ALLEZ-Y SI VOUS AIMEZ

- Être à côté de la plaque.
- Les blagues de scientifiques.

Infos pratiques



Mise en scène
Sylvain Creuzevault



Dates
2 nov. au 4 déc. 2016



Horaire
19h30 (mar)
20h (mer-sam)
15h30 (dim)



Durée
3h30
(entracte)



Adresse
La Colline
Théâtre national
5 rue Malte Brun
Paris 20



Avec
Antoine Cegarra, Éric Charon, Pierre Devérines, Évelyne Didi, Lionel Dray, Servane Ducorps, Michèle Goddet, Arthur Igual, Frédéric Noaille, Amandine Pudlo, Alyzée Soudet



Prix
-30 ans : 15€
+30 ans : 30€

« Angelus novus-AntiFaust »,
de Sylvain Creuzevault, la Colline,
Festival d'automne à Paris



Dans la mer de cet « AntiFaust », on rame ! ¹

Par Lorène de Bonnay
Les Trois Coups

Contrairement à Bob Wilson qui vient d'adapter les deux « Faust » de Goethe il y a quelques semaines, Sylvain Creuzevault puise librement dans le mythe du savant en quête de savoir absolu pour créer une pièce très ancrée dans son temps et touffue. « Angelus novus-AntiFaust », jouée à la Colline, nous conduit dans un voyage parsemé de moments inspirés, mais foutraque.

Le spectacle est le fruit d'échanges, de lectures, d'improvisations, autour d'une légende née au xv^e siècle : un vieux docteur, parvenu avec désespoir aux limites de la connaissance, pactise avec le diable qui lui offre une seconde vie et des pouvoirs, au prix de son âme. Si cette fable populaire s'est transformée en mythe, c'est que cet élan prométhéen vers un savoir absolu et destructeur révèle la liberté de l'homme dans le domaine de la connaissance, et un univers meut aussi bien par Éros que Thanatos, le Bien et le Mal. Bien sûr, Faust ne résonne pas de la même façon à la Renaissance, à l'époque de Goethe ou aujourd'hui. Que devient-il en 2016, dans une société capitaliste, mondialisée, en crise ? Pour répondre à cette question, Creuzevault et son collectif ont ouvert leur imaginaire en puisant dans *l'Enfer* de Dante, les multiples *Faust*, les figures démoniaques de diverses mythologies, l'actualité, et, plus étonnant, les commentaires de l'historien philosophe Walter Benjamin sur l'aquarelle de Klee intitulée *Angelus novus*. Une nourriture dramaturgique si riche qu'elle frôle l'indigestion.

Quel « ange nouveau », démontant le mythe de Faust, nous est donc présenté ? On peine à trouver, tant les références s'enchevêtrent, les directions, propositions se multiplient. Sans parler de la forme décousue de cette pièce grand format. Déjà, il y a trois Faust, homme ou femme, artiste ou scientifique, nés dans les années soixante-dix, ayant des liens affectifs : Kacim, docteur en neurologie, son ami Theodor Zingg, compositeur et chef d'orchestre, et son ex-femme Marguerite Martin, biologiste généticienne. Kacim et Marguerite ont eu une fille, Alizée ; Theodor et Marguerite sont mariés. Tous sont en prise avec leurs démons. Leur savoir est montré comme un pouvoir qui corrompt, ou aboutit à l'errance et à la folie. La société marchande les empêche de s'épanouir : elle n'offre aucune vie nouvelle, n'exauce pas leurs vœux, contrairement au diable du mythe faustien. Dans cette pièce où Dieu et l'âme n'existent quasiment plus, mais où abondent les figures démoniaques (Baal, Lilith !), l'Homme nouveau aurait-il donc besoin de Satan pour combler son appel vers l'absolu ? C'est ce que semble suggérer la scène finale où les Faust cohabitent avec le diable et un ange aux ailes ouvertes. Creuzevault convoque ici Benjamin de façon explicite : le philosophe voit dans le tableau *Angelus novus*

un « Ange de l'Histoire »² qui fixe les abîmes du passé et ne peut fermer ses ailes, à cause de la tempête du « Progrès » qui s'agite dans son dos.

Entre le mythe de Faust, renversé, dévidé, les références philosophiques, théâtrales et mythologiques, le propos anticapitaliste éparpillé dans des allusions à Mossoul, Notre-Dame-des-Landes, la loi Travail, l'élection présidentielle, le message ne cesse de se complexifier. Mais où va-t-on ? Le spectacle contient aussi un petit opéra en allemand signé Pierre-Yves Macé où des Faust masqués entourent leur golem. Le décor, emprunté en partie à François Tanguy, est un clin d'œil aux mois de répétitions à la Fonderie³. Les signes se multiplient, les lignes vont dans tous les sens ! Alors, on a beau rire parfois, jouir de jeux de mots poétiques, jubiler devant de multiples trouvailles scéniques et l'indéniable talent des comédiens, on se perd dans un long labyrinthe de plus en plus abscons... Et on s'ennuie.

Cet *AntiFaust* voulait être une « excitation théâtrale ». À bien des égards, on assiste à une fête sur les planches (grâce aux chorégraphies de panneaux en bois, à l'utilisation judicieuse et parcimonieuse de la vidéo, aux beaux masques, aux costumes et aux chants). On cherche fébrilement à saisir tous les fils et à entrer dans la danse. Mais la tête nous tourne. Trop, c'est comme pas assez. ¶

Lorène de Bonnay

1. « Dans la mer de l'oubli, on rame », avouent le savant et sa fille qui font des expériences pour tenter de figer le souvenir, au début de la pièce. Ils se réfèrent à l'aphorisme de Walter Benjamin, dans *Sur le concept d'Histoire* (thèses inspirées par le tableau de Paul Klee *Angelus novus*) : « Se souvenir que l'oubli existe pour ne pas oublier l'existence ».

2. D'après lui, l'Ange de l'Histoire s'intéresse aux victimes du Pouvoir totalitaire qui n'ont pas eu le droit à la parole, car le passé exige une rédemption. Son regard visionnaire sur les générations antérieures rend son époque plus présente et le pousse involontairement vers l'avenir. Le progrès humain n'est donc pas homogène, illimité ; l'Histoire n'est pas continue, mais faite de blocages, de bifurcations, de fêtes, de moments (d'œuvres) où l'on est hors du temps. Voilà qui inspire Creuzevault.
3. La compagnie théâtrale du Théâtre du Radeau, dont François Tanguy est le metteur en scène, est installée dans ce lieu, au Mans.

***Angelus novus-AntiFaust*, de Sylvain Creuzevault**

best-of

scènes



Angelus Novus
écrit et mis en
scène par Sylvain
Creuzevault
La Colline
– Théâtre national,
Paris
L'inversion du
mythe de Faust
redessine les
contours de l'enfer.

TOTALITARISME



«Angelus Novus AntiFaust», un mythe dans la marmite

La création collective de Sylvain Creuzevault jouée à la Colline brasse le thème du pacte diabolique de Goethe dans le brouet de l'actualité la plus sombre.

Il y a une myriade de Faust, mais il n'y a qu'une Marguerite. La pensée tourne en boucle lorsqu'on sort d'*Angelus Novus AntiFaust*, la dernière création collective de Sylvain Creuzevault, opus politique et drôle, après *Notre Terreur*, qui traitait de la fin de Robespierre, et *le Capital et son singe*, un essai d'adaptation du livre de Marx. Qu'une seule Marguerite parce que, dès que Servane Ducorps, qui invente et interprète la scientifique Prix Nobel Marguerite Martin, est sur le plateau, le spectacle s'intensifie, palpète, se lave de toute prétention, redevient pur présent, et retrouve du sens, si jamais le spectateur, petit poucet adulte, l'a légèrement égaré. Mais est-ce si problématique de se perdre ou de douter de ce qu'on croit comprendre? Les autres figures, Faust ou AntiFaust, amant et

mari, dictateur ou président, paumé ou révolutionnaire, compositeur et brebis galeuse, papillon géant et fillette en révolte, joués par d'excellents comédiens tels Arthur Igual, Eric Charon, Pierre Devérines ou Alyzée Soudet, augmentent elles aussi de vitalité à ses côtés.

Zadiste. Pour cheminer dans le travail collectif, improvisé, écrit, pensé en groupe, et qui bouge à chaque représentation, il est préférable de se choisir un fil rouge. Ce soir-là, donc, c'est Marguerite (Servane Ducorps), qui resoude les éléments éparpillés de la pièce où l'on croise aussi bien le marquis de ZAD que Baal le seigneur des mouches, *Nuit debout* que le Boulgakov du *Maître et Marguerite*, et qui est bien sûr irriguée souterrainement et principalement par les différents Faust de Goethe. Dans cette marmite, apparaissent le nom de Rémi Fraisse, mort il y a deux ans en s'opposant au barrage de Sivens (Tarn), ainsi qu'un propos de la mère infanticide qui, en 2013, a posé sa fille sur le rivage de Berck-sur-Mer (Pas-de-Calais) car il lui fallait un «nom moche» pour commettre l'horreur. Cette phrase tirée d'un procès qui se tenait pendant

que le collectif répétait est donc reprise à son compte par Marguerite, que l'on retrouve, à la fin du spectacle, à l'hôpital psychiatrique, déchue, comme la Marguerite de Goethe, dont la maternité lui est fatale. Pas de gratuité, donc, dans cette toile que tissent les acteurs et la multitude de références cachées dans le motif du tapis. Durant la représentation, on aura vu cette enfant (Alyzée Soudet) sous la forme d'une chrysalide étouffée, papillon géant, agneau, ado zadiste.

Ne pas avoir peur, surtout. Le spectacle n'est pas moins énigmatique lorsqu'on sait que lorsqu'on ne sait pas, lorsqu'on a tout vu que lorsqu'on est le premier spectateur. La mémoire et l'oubli sont d'ailleurs au cœur de la pièce-palimpseste, dans sa forme comme dans son fond. Le collectif utilise des châssis de François Tanguy pour décor, en hommage aux pièces d'un autre, mais aussi attachement ou continuité des répétitions qui ont eu lieu à La Fonderie, au Mans (Sarthe), le théâtre dirigé par Tanguy. De même, les soies qui forment la mer ont été prêtées par Mnouchkine. Creuzevault et le collectif habitent la maison théâtre comme un lieu familial où l'on pioche

La pièce se nourrit largement des improvisations des acteurs.

PHOTO COMPAGNIE

ce dont on a besoin, sans cuistrerie aucune, tant cet *AntiFaust* est aussi une économie en acte: l'art de la récup, de faire feu de tout bois, de se nourrir du contexte comme des mythes, et des improvisations des acteurs, auteurs en grande partie de leurs textes. Comment ne pas penser à Varda, génie du recyclage, quand une glaneuse surgit sur scène?

Euphorie. Au départ était la table, en ligne horizontale face au public. Installés au premier rang dans la salle, deux personnages, le compositeur Theodor Zingg (Eric Charon) et le scientifique Kacim Nissim Yildirim (Arthur Igual) sautent vivement de leur place pour grimper sur le plateau. Belle entrée en scène! Deux hommes, rejoints par Marguerite, donc, femme puissante aux antipodes de la poignante victime de Goethe, qui va recevoir un prix Nobel pour ses recherches sur les «ciseaux génétiques» et qui se lancera dans un discours hilarant (*vive l'actrice*) mais qui, pour l'instant, ferraille avec son mari, le compositeur Theodor Zingg – tandis que sur l'autre partie de la table, Kacim Nissim Yildirim, chercheur sur la mémoire comme elle, s'empoque avec l'ado Alyzée qui va quitter le plateau pour rejoindre *Nuit debout*. Marguerite n'est pas loin elle aussi d'abandonner la scène pour laisser les hommes entre eux. «*De toutes les injustices, ce sont les injustices narratives qui me révoltent le plus*», dit-elle. Dans le même registre, elle lance: «*Quand vous aurez un petit trou de récit, n'hésitez pas, revenez faire appel à moi*.» Pirandello n'est pas si loin. Mené avec brio par les comédiens dont les personnages voguent dans l'euphorie du succès, le début du spectacle est joyeux. Jus-

qu'à l'élection de l'un d'entre eux, le compositeur Theodor Zingg, président de la République de gauche de la France en mai 2017! Tandis que son acolyte s'adresse à la salle pour développer un programme de gauche – ça existe –, le nouveau président apparaît en treillis. Pourquoi? C'est avec ce genre de détail que Creuzevault sème le malaise.

Dans le programme, le metteur en scène note: «*La société totalitaire marchande fait du savoir un pouvoir et une solitude*.» Et encore: «*Une personne porteuse de savoir peut-elle découvrir un lieu où l'usage de son savoir ne s'achève ni en amertume ni en corruption?*» On aurait presque préféré que cet *AntiFaust* nous soit présenté sans rien, ni titre ni notice explicative, de manière que le sens du voyage reste entièrement à la discrétion de chaque spectateur.

ANNE DIATKINE

ANGELUS NOVUS ANTI-FAUST
m.s. SYLVAIN CREUZEVAULT
Théâtre de la Colline, 75020. Dans le cadre du Festival d'automne à Paris. Jusqu'au 4 décembre. Rens.: www.colline.fr

FESTIVAL D'AUTOMNE : « ANGELUS NOVUS », LES ANTI-FAUST OUVRENT LE BAAL

Posted by *infernolaredaction* on 12 novembre 2016 · Laisser un commentaire



Festival d'Automne à Paris / Théâtre national La Colline / Angelus Novus AntiFaust / mise en scène Sylvain Creuzevault / du 2 novembre au 4 décembre 2016.

On connaît la propension de ce metteur en scène à bousculer les lignes pour proposer des écritures de plateau à l'image de vagues déferlantes emportant tout sur leur passage. Si dans *Notre Terreur* l'objet de sa convoitise était la Révolution française, si dans *Le Capital et son singe* il s'attaquait à Karl Marx en majesté, dans sa nouvelle création il reprend le mythe de Faust... pour mieux le subvertir ! Partant d'une aquarelle de Paul Klee, *l'Angelus Novus*, dans lequel le critique d'art Walter Benjamin voyait « l'Ange de l'Histoire » sidéré par le monceau de ruines qui s'élève du passé et poussé, malgré lui, toutes ailes déployées, vers l'avenir vécu non comme un progrès mais comme le temps d'autres catastrophes annoncées, Sylvain Creuzevault et son collectif vont mettre à mal, plus de trois heures durant et par le truchement de la dérision ludique, la croyance en un progrès porteur d'avancées constructives.

Si Faust à la fin de son existence de savant était revenu de l'idée que la quête du savoir pouvait combler sa vie et avait préféré le deal proposé par Méphistophélès de lui vendre son âme pour qu'il puisse revivre une existence basée sur la satisfaction des sens, les trois porte-parole de Sylvain Creuzevault ne l'entendent pas de cette oreille en ne partageant aucunement ce point de vue. Qu'il s'agisse de Kacim Nissim Yildirim, docteur en neurologie, de Marguerite Martin, biologiste généticienne venant d'obtenir pour ses recherches la plus haute distinction, le Prix Nobel, ou encore de Theodor Zingg chef d'orchestre devenant dans la foulée chef d'état, chacun va afficher – de manière certes dérisoire et loufoque – la passion de son savoir sans le renier aucunement, rejoignant là le culte des connaissances érigées en valeurs-marchandises par le néo-libéralisme rampant. Ces anti-Faust sont accompagnés par leur « ange gardien » jouant le rôle de mauvaise conscience, Baal, le seigneur de la Destruction, apparenté aux Démon Primordiaux, créature issue du paganisme et qui fraie avec le monde infernal.

Baal, seigneur des mouches, est d'ailleurs l'un des premiers à occuper la scène-laboratoire derrière le comptoir duquel les trois protagonistes ont pris place. Chemise ensanglantée, visage en sang, cheveux blond platine ébouriffés, il « assiste » le professeur de neurologie qui s'échine depuis des années à rechercher les traces de mémoire dans l'hippocampe d'une souris quand sa fille, sorte de bombe montée sur ressorts, fait irruption. L'autre, le chef d'orchestre repasse en boucle la déconvenue ressentie lors du concert qu'il venait de donner la veille face à la quintessence musicale du monde contemporain, parce que son ami – le neurologue – était absent : son fauteuil vide au premier rang résonnait comme un trou où sa musique est tombée... Quant à la nouvelle prix Nobel, la biologiste généticienne ex-femme du neurologue et nouvelle amie du chef d'orchestre, elle rumine son humiliation liée au peu d'attention que le chef d'orchestre porte au rêve qu'elle vient de lui raconter.

Inferno Magazine.com – Samedi 12 novembre 2016 (Suite de l'article)

D'emblée, les détenteurs de savoirs crèvent de l'insatisfaction que cela leur apporte mais, pour autant, ils s'y accrochent contre vents et tempêtes, et ne sont pas prêts, eux, d'y renoncer. Vont s'enchaîner des tableaux loufoques où par exemple la biologiste va au micro dévider sa vie de chercheuse en génétique fondamentale dans un duo avec son assistant, un tantinet coincé et obnubilé lui par la théorie de l'évolution de Darwin. Dialogue grandguignolesque, où elle lui coupe systématiquement la chique, débat interrompu par le passage en arrière fond d'une gigantesque toile – représentant des diables – accompagnée par un commentaire surréaliste de la scientifique : on emmène grand-mère.

Theodor Zingg ensuite est interviewé avec son amie dans un long plan séquence enregistré en vidéo et projeté sur grand écran. Il est élu président, arrive satisfait de lui de Notre Dame des Landes – car c'est triste Paris – et vante la ZAD (zone à défendre) comme chantre du nouvel espoir. Son discours est bousculé par deux révolutionnaires pour qui le bulletin de vote n'est qu'une émotion brisée. Puis le frère de Marguerite, le soldat Valentin, apparaîtra en chair et en os, lui qui après être parti à Mossoul pour briser une ultime poche de résistance islamique, se fait rabrouer par sa sœur qui ira « cracher sur la tombe de celui qui est mort pour la France ».

Angelus Novus n'aperçoit qu'une seule catastrophe, le passé. Or la tempête qui l'empêche de regarder face à lui, c'est ce que l'on nomme « le progrès ». Mascarades en chaîne. Vidéos de montagne, Marguerite et son démon dans la tourmente, puis elle brandissant à bout de bras un carton représentant le paysage ; au théâtre tout est « représentation ». D'autres personnages haut en couleur défilent : la glaneuse, un curé, une brebis bêlante, un ministre de la santé. Somptueux foutoir, magma bouillonnant...

Suite à la pause de l'entracte, sur fond de rideau de théâtre un (vrai) opéra avec Theodor Zingg comme chef d'orchestre et les masques des Faust sur scène. Il est question de l'enfant morte noyée de Marguerite et Faust représentée par une momie emmaillottée de la tête aux pieds. Le livret – écrit par Sylvain Creuzevault – et la musique amplifiée prennent aux tripes en même temps qu'ils plongent dans un abîme de dérision crue : défilent en traduction les mots chiffé – larve – nymphe – camisole – fille de pute – enfant de Faust – étron de griserie – rot – pet – merde – colère intestinale à la croisée du monde et de l'immonde.

Et reprend le défilé du bestiaire entourant les Faust où se pressent un Marquis de ZAD (sic), une vache, Cloche, La Glaneuse, des Chimères et autres figures mythiques. Le tableau final, où tous, les Faust y compris, sont rassemblés autour de l'Angelus Novus aux ailes déployées (Comme Pompidou qui ne pouvait plus s'asseoir – titre d'Hara Kiri saluant la dignité du Président mort debout, l'Angelus Novus lui ne peut fermer ses ailes sous l'effet de la tempête), recrée une harmonie (factice) face « au progrès » dont les pelures des visages ont déjà montré les limites.

De ce magma en fusion constante composé de bruits tonitruants, de sons harmonieux, de tableaux sculpturaux époustouffants, de scènes loufoques et dérisoires, on ressort quelque peu sonné, étourdi par cette profusion d'énergie déployée par des acteurs survoltés par les enjeux du « progrès » sur un plateau capharnaüm qui ressemble à un cabinet de curiosités dadaïste. Jusqu'au point de se sentir déstabilisé et – comme échappatoire au vertige – d'hurler en soi : « quel foutoir ! »... C'était d'ailleurs peut-être là l'idée qui a guidé Sylvain Creuzevault pour sa nouvelle « création » : immerger le spectateur dans le chaos somptueux de représentations de savoirs conduisant à la démythification de l'idéal faustien.

Yves Kafka

Photo ©Jean-Baptiste Bellon

LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD

F

**Angelus Novus
AntiFaust**

Fresque

Sylvain**Creuzevaut**

| 3h30 | Mise en

scène Sylvain

Creuzevaut.

Jusqu'au 4 déc.,

Théâtre national de

la Colline, Paris 20^e,

tél. : 01 46 62 52 52.

TT

**La Nuit
des taupes**

Fantasmagorie

Philippe**Quesne**

| 1h20 | Mise en

scène Philippe

Quesne.

Jusqu'au 26 nov.,

Théâtre Nanterre-

Amandiers,

à Nanterre (92),

tél. : 01 46 14 70 00.

TT

Le Cahier noirThéâtre
autobiographique**Olivier Py**

| 1h20 | Mise en

scène Olivier Py.

Jusqu'au 19 nov.,

Centquatre,

Paris 19^e,

tél. : 01 53 35 50 00.

A ceux qui auraient oublié combien le *Faust* de Goethe (1749-1832) est une œuvre extravagante et barbare, réactionnaire et révolutionnaire, on pourrait conseiller de se frotter à cet *Angelus Novus AntiFaust* fou et prétentieux, grotesque et parfois sublime qui s'en inspire. Et l'expire. Soit la longue exploration des illusions de quadragénaires « faustiens » d'aujourd'hui : un neurologue qui ressuscite les souris, une biologiste Prix Nobel (la Marguerite de Goethe...) et un compositeur contemporain. Lié par des relations amoureuses complexes, accompagné de « démons gardiens » impuissants et inutiles – n'a-t-on pas les diables qu'on mérite ? –, le trio s'abîme dans des quêtes scientifiques ou artistiques sans joie. L'auteur-metteur en scène Sylvain Creuzevaut nous rêverait-il de plus terribles anges du mal qui stimulent mieux ? A l'image de cet *Angelus Novus* de Paul Klee, dans lequel le philosophe Walter Benjamin voyait un ange nous propulsant vers l'avenir ? Pourquoi restons-nous si prisonniers des fables, des fantasmes privés ou publics, historiques ou collectifs qui nous empêchent de réinventer le monde ? Pourquoi pensons-nous, vivons-nous, crevons-nous, selon les codes hérités du passé ? C'est une des interrogations de cette saga métaphysique, politique et burlesque. Avec des tunnels que moins de complaisances dans le jeu auraient pu éviter ; et des passages confus qui gagneraient à être éclaircis. Sylvain Creuzevaut travaille avec ses acteurs-créateurs à partir d'improvisations sans fin recommencées, et qui nourrissent continuellement leur travail sans jamais le figer. En jaillissent des fulgurances comme de longs moments vides. Les comédiens, la plupart remarquables et singuliers, les portent avec panache. Mais la perle est brute. Mériterait d'être retaillée. Peut-on imposer tant d'à-peu-près aux spectateurs de bonne volonté ?

De l'à-peu-près – mais volontaire – et un retour critique aux vieux mythes, il y en a dans *La Nuit des taupes*, création de Philippe Quesne présentée au réjouissant festival Welcome to Cavendish ! Y sont revisités, dans un théâtre de Nanterre-Amandiers investi par des artistes de tout poil, moult sous-sols underground et cavernes platoniciennes, ces souterrains imaginaires



La Nuit des taupes, rêve énigmatique.

qui fondent nos cauchemars cinématographiques comme nos rêves philosophiques. Chez Quesne, sept taupes creusent obstinément leurs galeries et finissent par se retrouver sur un plateau encombré où elles vont accoucher, mourir ou jouer du rock, sans proférer un mot dans leur costume fourré intégral. Le plasticien et homme de théâtre Philippe Quesne entraîne comme toujours dans ce monde énigmatique et nonchalant, merveilleux et sans illusion qui n'appartient qu'à lui. Au milieu d'un décor-installation dont les matières fragiles introduisent paradoxalement à l'onirisme des vieux contes, les taupes creusent, comme les défunts Shadoks de notre enfance télé. Et dans leur monde si proche du nôtre, nous renvoient l'image barbare et drôle de nos existences. Jean de La Fontaine réenchante par un créateur poète d'aujourd'hui, intransigeant mais tendre, dans cet espace trop précaire où tout casse et disparaît.

Tout casse aussi chez le jeune Olivier Py. Le patron du Festival d'Avignon adapte en scène *Le Cahier noir*, livre sulfureux et ténébreux écrit lorsqu'il avait 17 ans dans la petite ville de son enfance. Difficile encore d'être tout ensemble poète, mystique et homosexuel dans la France des années 1980. D'une écriture hallucinante pour son âge, rimbaldienne et claudélienne à la fois, drôle, prétentieuse et méchante, le jeune Olivier (admirablement incarné par Emilien Diard-Detœuf, vrai feu follet dionysien...) écrit ses fièvres narcissiques, ses tourments masochistes, ses dangereuses sublimations. C'est scandaleux et magnifique. Toujours insolent, décapant. Ames prudes s'abstenir. Ayant pris le parti de la pauvreté et de la radicalité, le metteur en scène livre en pâture ses excès adolescents avec un regard amusé et ému. Et l'on perçoit avec la même émotion l'artiste écorché, lyrique et brillant qu'il va devenir... ●

ANTIFAUST VAINCRA [Quand j'entends le mot culture]

L'histoire a-t-elle un sens ? Quand on pose cette question, on imagine comme un véhicule pesant, grosse cylindrée mondiale en marche sur l'autoroute de l'avenir, avec humanité embarquée, bon gré mal gré. Et on roule vite. Il semble même que l'on roule de plus en plus vite ; si vite qu'on n'a pas le temps de lire les panneaux ; si vite qu'on se demande si l'on n'a pas raté la sortie, si la route n'est pas finie, si l'on ne va pas dans la mauvaise direction. Vers où mène cette route ? Est-ce qu'elle s'arrête à un moment, est-ce qu'on va pouvoir descendre, se dégourdir les jambes, regarder un peu le paysage, jouir de l'immobilité ? Est-ce qu'on est sûr qu'il n'y a pas un sale endroit qui nous attend au bout ? Et puis la route va-t-elle vraiment tout droit ? Ou fait-elle une boucle ? Ou fait-elle tout le tour de la terre ? La route, on la discerne mal.

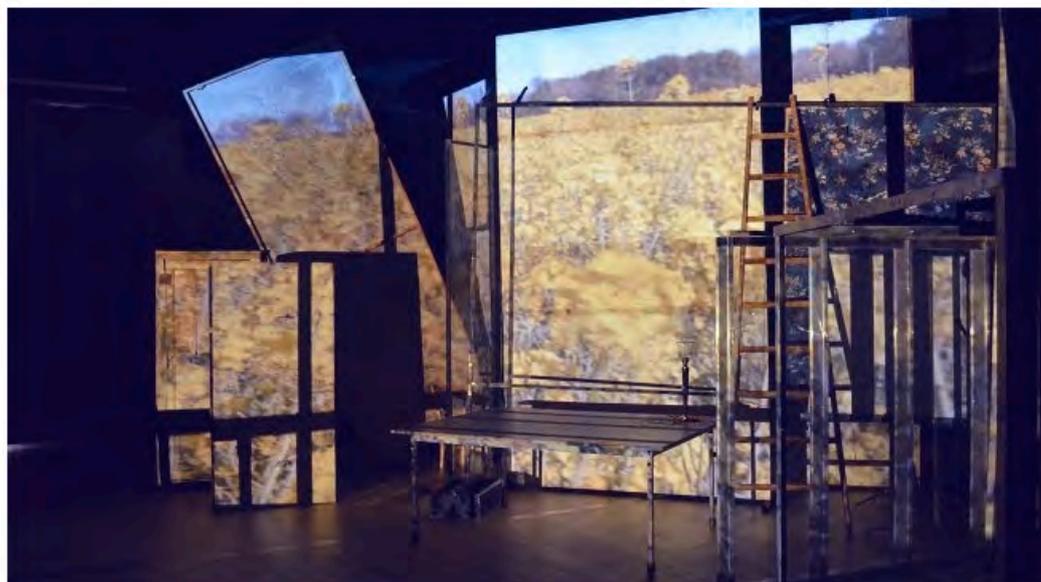
A bord, il y a tout le monde et en même temps, c'est comme s'il n'y avait personne. On ne sait pas très bien qui conduit, de toute façon. Certes, il y a bien quelques stewards. Dans leurs jolis costumes, ils nous disent que tout est normal, que cela va encore continuer, et qu'il faut surtout rester fixés sur la route, les yeux dans le progrès, et savourer, bien enfoncé dans son fauteuil, la sensation de l'accélération. On obtempère en maugréant. Certains essaient de faire la sieste. Sylvain Creuzevault, qui n'arrive pas à dormir, se faufile discrètement dans la cabine du conducteur. Il n'y a personne, juste une myriade de boutons, de voyants électroniques, d'écrans affichant des informations incompréhensibles. Et, de l'autre côté de la fenêtre, un rétroviseur. Alors, Sylvain Creuzevault y jette un œil curieux – après tout, à bord du grand véhicule de l'histoire, on ne regarde jamais en arrière. Qu'y voit-il ? Qu'y verriez-vous ?

Pour le savoir, curieusement, il faut se rendre dans un théâtre, car Sylvain Creuzevault est aussi metteur en scène. Alors, du rétroviseur, il a fait une pièce de théâtre. Elle dure trois heures et demie, et s'intitule *Angelus Novus Antifaust*. Elle se joue en ce moment même, sur une idée originale de Walter Benjamin :

« Il existe un tableau de Klee qui s'intitule *Angelus novus*. Il représente un ange qui semble avoir dessein de s'éloigner de ce à quoi son regard semble rivé. Ses yeux sont écarquillés, sa bouche ouverte, ses ailes déployées. Tel est l'aspect que doit avoir nécessairement l'ange de l'histoire. Il a le visage tourné vers le passé. Où paraît devant nous une suite d'événements, il ne voit qu'une seule et unique catastrophe, qui ne cesse d'amonceler ruines sur ruines et les jette à ses pieds. Il voudrait bien s'attarder, réveiller les morts et rassembler les vaincus. Mais du paradis souffle une tempête qui s'est prise dans ses ailes, si forte que l'ange ne peut plus les refermer. Cette tempête le pousse incessamment vers l'avenir auquel il tourne le dos, cependant que jusqu'au ciel devant lui s'accumulent les ruines. Cette tempête est ce que nous appelons le progrès. »

L'Angelus Novus, comme Sylvain Creuzevault, a regardé dans le rétroviseur de l'histoire. C'est une entreprise un peu contre-intuitive, surtout lorsqu'on s'imagine naïvement qu'en matière d'histoire, les obstacles sont devant nous. Mais qui, au juste, est cet Ange Nouveau ? Il est, chez Benjamin, la figure de celui qui cherche la rédemption pour tous ceux que l'ordre du monde a dû briser pour se maintenir jusqu'au présent. Cette rédemption, impossible tant que dure le règne des vainqueurs, fixe à l'historien sa tâche et sa méthode. La rédemption est à la fois un accomplissement et un anéantissement, car l'anéantissement est aussi, pour celui qui vécut écrasé, une délivrance. La rédemption est un achèvement aussi au sens où l'on achève quelqu'un pour le délester de sa souffrance. En se tournant comme l'Angelus Novus vers le passé, l'historien révolutionnaire n'entend pas simplement ramener à la conscience historique de ses contemporains les événements tragiques qui structurent la « tradition des opprimés ». Il entend prendre chaque passé conservé en tant que passé et le mener à son terme, c'est-à-dire l'accomplir, de manière à ce que sa conservation devienne superflue, à ce qu'on puisse l'oublier plutôt que le commémorer.

Très concrètement, il s'agit de faire advenir le bouleversement auquel tant d'opprimés ont aspiré jusque dans leur échec. Et cela est difficile tant que souffle la tempête du progrès, c'est-à-dire tant que règne une conception de l'histoire tournée vers le futur, rendant impossible de prendre le temps d'aller chercher dans le passé tout ce qui doit être réparé ou modifié pour le mener à son terme. Conception bourgeoise et contre révolutionnaire qu'un Hollande résumait ainsi lors d'un voyage en Guadeloupe, où « passé » signifie « esclavage » : « On ne peut pas changer le passé, mais on peut changer le futur ». Le futur ne se change pas, car le futur n'existe pas. Le passé en revanche existe, et la rédemption est une des opérations par lequel on le transforme, en faisant germer les aspirations qu'il contient. Une fois cela accompli, le passé n'aura plus été une chronique des catastrophes, une sinistre addition d'injustices, mais le creuset d'une force historique latente capable de mettre en échec le gouvernement du monde. Mais l'Ange de l'Histoire, celui peint par Klee, s'il fait signe vers la rédemption, n'arrive pas à échapper au vent qui souffle vers le futur des vainqueurs. Il exprime la détresse de l'historien matérialiste.



Mais pourquoi et comment devient-il un Antifaust ? Tel est le questionnement profond de la pièce, qui est toute entière une méditation sur l'opposition entre ces deux thèmes philosophiques et politiques, que sont Faust et l'Ange de l'Histoire.

Ce ne sont pas des figures heureuses. Faust, c'est le grand savant qui se lasse de sa puissance de savoir et demande au Diable de lui permettre de vivre vraiment. C'est l'homme du progrès, finalement écrasé par le poids de son savoir, trop lourd pour lui donner accès à la fugacité du monde. C'est un mythe aussi allemand que possible, que depuis quatre siècles nous ressasons et recomposons, de l'Angleterre à l'opéra. L'Angelus Novus, lui, est aussi impuissant que perspicace ; il voit, il sait – ce qu'il y a à faire, aux côtés de qui, contre quoi. Il connaît sans niaiserie la nature de l'histoire, la frénésie de ses épurations, l'unité de son drame. Mais, emporté par le vent sec du progrès, aussi tenace que pauvre, il ne peut donner aux morts et aux vaincus qu'une silencieuse attention, bouche bée, déjà parti. Et le poids de cette attention l'écrase lui aussi, comme il écrasait Benjamin.

Qu'en est-il dans cette pièce où se rejoue les destins croisés de ces deux figures ? Trouvent-elles la force de bifurquer ? Du côté de Faust, l'intrigue présente trois personnages, adultes brillants liés par un étrange triangle amoureux. Kassim est scientifique ; il est en quête des secrets de la mémoire, et tente d'animer par la force du souvenir une très inerte souris de laboratoire. Il découvre que « l'homme oublie, et parfois se souvient » ; et non l'inverse. Theodor, son meilleur ami, est compositeur ; il est passé à Nuit Debout, et s'est marié avec l'ancienne femme de Kassim, Marguerite. Marguerite est scientifique ; elle a reçu le prix Nobel pour avoir découvert des ciseaux génétiques permettant une manipulation peu coûteuse du génôme. Voilà nos Fausts. Kassim et Marguerite vont rencontrer leurs démons, et les suivre plaisamment, désertant le monde, leur rôle et le présent.

Les démons, Baal, Lilith et compagnie, sont comme une joyeuse troupe de théâtre à eux tout seuls ; ils se jouent des mots, sautent par-dessus les barrières, et paraissent bien plus bénéfiques que leur réputation judéo-chrétienne ne le laisse soupçonner. Ils n'agissent pas, comme dans la pièce de Goethe, pour prouver quelque chose à Dieu, mais suivent sans perversion leurs propres motifs mystérieux. Theodor, lui, ne déserte pas. Il va s'enfermer dans une curieuse fantasmagorie politique qui le voit remporter les élections de 2017 et instaurer enfin une vraie République de gauche vraiment de gauche, vraiment sociale et vraiment solidaire. Son démon, qui n'apparaît jamais, se nomme Frédéric Lordon. Les destins des personnages, qui tous se détournent de leur mission de progrès, s'enroulent et s'entrecroisent dans une trame serrée, complexe, parfois incompréhensible.



Mais voilà ; Marguerite et Kassim ont une fille. Quand ses parents disparaissent, elle ne perd pas le nord ; adepte de la tête de cortège, elle embrasse progressivement, jusqu'à l'identification, la figure de l'Ange de l'Histoire. Elle n'est pas seule à regarder vers le passé. Il y a aussi une historienne matérialiste, qui porte dans son lourd cabas les archives de l'histoire des vaincus, les annales de la catastrophe ; un marquis de ZAD peu convaincu par la République de Theodor ; un soldat inconnu toujours mort et toujours vivant ; et d'autres, à commencer par les guerriers costumés du printemps social.

La pièce est en deux parties. La première, assez longue, déploie le devenir des Fausts, avec en toile de fond, le mouvement social, l'agitation de rue, les guerres proches ou lointaines. Il y a des scènes limpides, d'autres oniriques, certaines sont hilarantes, d'autres inquiétantes. On se perd un peu dans les méandres de la narration, dans les digressions du fantôme, la superposition des temps. On souffre, car les Fausts échouent à être autre chose que « des imbéciles amoureux de leur faute » ; ils ont déserté le monde, le savoir, le pouvoir, mais se perdent à mi-chemin, comme Dante au milieu de sa vie, au milieu de sa forêt. La seconde partie, brève et dense, montre l'éclosion de l'Antifaust, et son devenir-Ange. Tournée vers le passé, comme il se doit, cette seconde partie commente la première, la résume et la récapitule. Au cours d'un mini-opéra saisissant, l'enfant des Fausts sort de sa chrysalide et devient l'Antifaust, contre les errements de ses parents. Papillon de l'histoire, l'Antifaust déploie lentement ses ailes, apaise, rassemble, médite, récite. « Ce n'est rien », dit-elle à ceux qui l'entendent, « j'y suis ; j'y suis toujours ».

Info Libertaire.net – Lundi 14 novembre 2016 (Suite de l'article)

Alors, comme notre généticienne avec ses ciseaux à ADN, Sylvain Creuzevault et ses redoutables acteurs découpent et recollent l'ADN de l'histoire et de la catastrophe, de la tradition des vaincus. Ils enchaînent les tableaux, les instantanés, les vidéos, les citations, recomposant, fragments par fragments, la vision fugitive du passé qu'a celui qui s'échappe du présent perpétuel. Benjamin, la ZAD, Rimbaud, Rémi Fraisse, Dante, le mouvement contre la loi Travail, Boulgakov, Mesrine, Politkovskaïa, Bosch, tout passe sous le regard de l'Antifaust. « N'est-ce pas tout confondre ? » dira sans doute le spectateur. « Mais n'est-il pas lourd, et s'alourdisant sans cesse, l'amoncellement des ruines ? » répond l'Ange de l'Histoire.

L'ART DÉLICAT DU COLLECTIF



PAR ÉTIENNE
SORIN
esorin@lefigaro.fr

À LA BASTILLE,
LES BELGES DU RAOUL
COLLECTIF REPRENENT
LE TRÈS DRÔLE «RUMEUR
ET PETITS JOURS»,
SPECTACLE DÉCOUVERT
À AVIGNON L'ÉTÉ
DERNIER. À LA COLLINE,
SYLVAIN CREUZEVAULT
PRÉSENTE
L'ÉPOUVANTABLE
«ANGELUS NOVUS»
DANS LE CADRE DU
FESTIVAL D'AUTOMNE.

«ANTI-FAUST». Sylvain
Creuzevault, lui, en est
déjà à son second col-

lectif. Après D'Ores et déjà, il est à la tête du Singe. Car oui, la plupart des spectacles collectifs ont un metteur en scène qui tranche et arbitre. La démocratie participative a ses limites. Creuzevault nous avait passionné avec *Notre terreur*, montrant la Révolution française en train de se faire. Sa relecture de l'œuvre de Karl Marx, *Le Capitul et son singe*, était moins convaincante. *Angelus novus* nous laisse carrément dubitatifs. On aurait du mal à résumer la pièce. Disons qu'il s'agit d'une variation sur le mythe de Faust. On y croise Kacim Nissim Vildirim, docteur en neurologie, Marguerite Martin, biologiste généticienne, et Theodor Zingg, compositeur et chef d'orchestre. On sent que Creuzevault tente de dépasser son système (la table et les acteurs autour). Il essaye aussi d'être drôle mais son «Anti-Faust» est surtout pénible et interminable. Sa seule bienveillance à l'égard du spectateur est d'avoir prévu un entracte. On peut donc s'échapper de cette cuistrerie avant son terme. Malheureusement pour nous, nous n'avons pu exercer notre droit de retrait. ■



ANGELUS NOVUS
THÉÂTRE DE LA COLLINE
15, rue Malte-Brun (XX^e).
TÉL. :
01 44 62 52 52.
HORAIRES :
du mer. au sam. à 20 h,
le mar. à 19 h 30
et le dim. à 15 h 30.
JUSQU'AU
4 déc.
PLACES :
de 8 à 30 €.

Théâtre

Sélection critique par
**Sylviane
Bernard-Gresh**

Angelus novus (AntiFaust)

De Sylvain Creuzevault, mise en scène de l'auteur. Durée : 3h30. Jusqu'au 4 déc., 19h30 (mar.), 20h (du mer. au sam.), 15h30 (dim.), la Colline – Théâtre national, 15, rue Malte-Brun, 20^e, festival-automne.com. (15-30 €).

■ Si le *Faust* de Goethe (1749-1832) est une œuvre extravagante et barbare, cet *Angelus novus Antifaust* qui s'en inspire ne l'est pas moins. Soit la longue exploration des illusions de quadragénaires « faustiens » d'aujourd'hui : un neurologue, une biologiste Prix Nobel (la Marguerite de Goethe), un compositeur. Lié par des relations complexes, accompagné de « démons gardiens » impuissants, le trio s'abîme dans des quêtes scientifiques ou artistiques sans joie. Sylvain Creuzevault nous rêverait-il de plus terribles anges du mal qui stimulent mieux ? Pourquoi pensons-nous, vivons-nous selon les codes hérités du passé ? Ce pourrait être une des interrogations de cette saga tout ensemble métaphysique, politique et burlesque. Et obscure ! Creuzevault travaille à partir d'improvisations sans fin recommencées. En jaillissent des fulgurances comme des tunnels. La perle est trop brute... – *F.P.*

best-of

scènes



Angelus Novus
écrit et mis en
scène par Sylvain
Creuzevault
La Colline
- Théâtre national,
Paris
L'inversion du
mythe de Faust
redessine les
contours de l'enfer.

LA CHUTE DE L'ANGE REBELLE

— par Pierre Fort —

On aurait eu envie d'aimer le dernier spectacle de Sylvain Creuzevault. Incontestablement, c'est un homme de théâtre. Talentueux et prometteur. Mais ici, comme dit le proverbe, à laver la tête d'un ân(ge), il perd sa lessive.

On sort de là avec le sentiment de n'avoir rien compris. Avant la représentation, le second titre, « AntiFaust », avait laissé circonspect. De l'anti-mythe, c'est utile dans les armoires. De l'anti-Faust, qu'en penser ? Alors on se saisit du programme, on lit et relit fébrilement le texte de présentation qu'en a fait l'auteur lui-même. C'est intitulé « Nos démons ». On tombe sur quelques formules provisoirement éclairantes, mais on a surtout l'impression d'un curieux salmigondis. Comme il est dit dans la pièce : « (-) + (-) = boum » ! On se demande ce que Creuzevault a dans la tête, s'il est vraiment sérieux ou bien s'il se livre à la parodie d'une recherche dramaturgique mal digérée. Malgré ses fulgurances, le spectacle est inintelligible, à l'image de ce texte. Une sorte de mix improbable entre un recyclage de discours des penseurs de la « gauche critique » et des études d'Ernst Robert Curtius, revisitant les grands lieux communs de la littérature occidentale. Baal et Nuit debout, Angela Merkel et Marguerite, Lilith et Anna Po-

litkovskaia, l'Enfer de Dante et les zadistes, Marisol Touraine et le geste de la figue... Bien entendu, c'est sur le mode de la farce bouffonne à l'aune de ce bouillon de « culture » dans lequel nous marinons tous. Les références et les astuces sont multiples, jusqu'à saturation. Parfois on croit reconnaître un adage inconnu d'Érasme : « L'âne est venu beau et puisant. » Mais c'est après coup qu'on finit par comprendre : « l'âne », c'est « l'ange », il suffit d'une lettre. Puisque à côté de l'inscription paraît une comédienne avec de grandes ailes de papillon. « Angelus Novus », CQFD. Mais qui veut faire l'ange fait la bête... Pourtant, on a bien ri. La scène opposant Marguerite Martin, qui vient de recevoir le prix Nobel, et son jeune collaborateur, tous deux rivalisant pour prendre le micro, est hilarante.



Brouillage générique et citationnel

La réactivation des psittacismes contemporains fait mouche et les dialogues sont troussés comme du Feydeau : « Je vous coupe, sans aucun jeu de mots », « Je me rassoirai debout »... Il y a également de belles images : « L'oubli est la logeuse du souvenir », « Rien qu'en te regardant, je te fais un enfant d'âme ». Marguerite Martin rappelle que les taches de

vieillesse apparaissant déjà sur les mains du jeune homme se nomment, elles aussi, des « marguerites ». On ne comprend pas très bien certaines formules, comme ces « Don Quichotte déquichottés », mais on y souscrit, tant on voudrait se voir ainsi. Parfois, cela tombe un peu à plat (« Ma sonnette ne fait pas ding dong, elle fait dring »). Mais sans la boue, il n'y aurait pas d'or. Il faut être juste : même si son esprit s'évapore régulièrement, le spectateur ne s'ennuie pas. Les comédiens sont excellents, il y a beaucoup à découvrir sur le plateau. Car le brouillage générique et citationnel se retrouve dans la scénographie, souvent spectaculaire et foisonnante. On pense parfois à Castellucci, c'est dire. À un moment, on a droit à une sorte d'éloge du gâchis : « Il faut gâcher, c'est important. » D'où vient ce sentiment de trop-plein ? Serait-ce l'effet déceptif lié à la bifurcation de situations identifiables vers des mythes et des ombres insaisissables ? Pourtant, à l'O, on aime souvent ce qu'on ne comprend pas d'emblée. Serait-on phagocyté par le marasme conceptuel dans lequel est plongée la gauche d'aujourd'hui et dont le spectacle serait l'écho ? C'est possible. Mais on a surtout le sentiment que, malgré ce déploiement de moyens créatifs – dispendieux aussi –, le geste artistique ne sert pas avec suffisamment de force un propos qui demeure ténébreux.



FOCUS — ANGELUS NOVUS

« Que devient le mythe de Faust dans une société productrice de marchandises, à la division sociale du travail si raffinée ? Il s'agit d'écrire un Faust contre son propre mythe, un AntiFaust, et de donner le titre de la pièce à son démon, un Angelus Novus. »

LES ANGES SAVANTS

— par Augustin Guillot —

Déclarant que « la société totalitaire marchande fait du savoir un pouvoir et une solitude », le metteur en scène n'hésite pourtant pas à baptiser sa pièce d'un titre éminemment savant. Là réside un paradoxe qui éveille à la fois une grande attente, quelques craintes et surtout une question : de quel savoir la scène devient-elle ici le lieu de déploiement ?

On comprend assez rapidement que ce savoir s'identifie à la science, en témoigne la présence sur scène d'un neurologue et d'une biologiste. Cette restriction se lit explicitement dans le livret, puisque Creuzevault s'y demande : « Pourquoi en somme le Savoir – sous sa forme scientifique – ne suffit-il pas à calmer en nous ce je-ne-sais-quoi ? » En apparence du moins, un grand absent : le savoir lettré. Celui-ci est pourtant omniprésent, surgissant toujours depuis une place d'exception. Car, si de savoir il est question, c'est moins celui qu'incarnent les personnages qui nous intrigue que la mise en scène par Creuzevault de son propre savoir, qu'il projette de l'extérieur, tel un démiurge. L'artiste ne cesse en effet de publier le sien sur un mode excessivement publicitaire. La citation d'innombrables références fonctionne comme un appel

moins au contenu qu'à la valeur sociale et édifiante de la culture lettrée, produisant sur le public des effets d'autorité et d'intimidation. Par là, l'artiste montre qu'il est bien un homme cultivé, tandis que la distance qu'il affecte envers cette culture – son mode très potache de détournement – manifeste aussi cette aptitude aristocratique à l'indifférence – ici réside sa suprême distinction.



Un écrin d'ultraréférentialité

Ainsi, on comprend pourquoi le metteur en scène reproduit le dispositif de pouvoir qu'il prétend pourtant combattre, puisque la culture lettrée avec laquelle il ne cesse de jouer lui confère ce pouvoir symbolique dont Bourdieu disait qu'il « suppose la reconnaissance, c'est-à-dire la méconnaissance de la violence qui s'exerce à travers lui ». Plaçant le vaste domaine des lettres dans une position de transcendance, et le laissant ininterrogé, Creuzevault l'érige par là même en instrument de domination. Mais revenons à l'économie même de la pièce, dont on peut dire qu'elle se résume à un sens affirmé du potache placé dans un écrin d'ultraréférentialité. Or,

cette bouffonnerie enrobée d'un vernis intellectualisant épouse très précisément la structure de cette machine gouvernementale dont Agamben disait que le vêtement de gloire – figuration de son autorité – « voile et dévoile à la fois la vacuité centrale de la machine ». La gloire de l'État n'est que la splendeur émanant du vide politique, le masque qui dissimule non une essence mais une absence. Chez Creuzevault, la référence a précisément cette fonction de glorification de la pièce, conférant illusoirement à la bouffonnerie la dignité et le sérieux d'un acte politique et artistique radical. Se refusant à être « l'esprit qui toujours nie », à assumer la puissance démystificatrice et proprement démoniaque du rire le plus sarcastique qui soit, l'artiste est sans cesse rattrapé par sa volonté de sérieux, à l'image de la sévérité affectée des acteurs lors du salut au public, comme si nous venions d'assister non à une vaste blague, mais à l'action grandiloquente d'un comité de salut public. Quant à Creuzevault, c'est peut-être le personnage le plus faustien de l'affaire, lui qui pactise avec le diable en reproduisant la logique d'une machine gouvernementale qu'il conteste pourtant, et qui, loin de situer sa pièce dans l'horizon d'un au-delà du pouvoir, se retrouve plutôt à en être le singe.



© Jean-Baptiste Bellon

CONCEPTION SYLVAIN CREUZEVault / LA COLLINE – THÉÂTRE NATIONAL

COULISSES

PIERRE-YVES MACÉ : « UNE TENDRESSE POUR LES SONS LO-FI »

— propos recueillis par Mathias Daval —

Musicien autodidacte, né en 1980, Pierre-Yves Macé est un invité récurrent du Festival d'automne, avec une monographie en 2012 et en 2014 une commande d'une pièce pour chœur d'enfants, violoncelle et alto, « Ambidextre ». Familier du travail pour la scène, dont la « Suite n°2 » de Joris Lacoste, il a créé la musique originale d'« Angelus Novus ».

Comment en es-tu venu à travailler avec Sylvain Creuzevault ?

Je ne connaissais pas du tout son travail, et c'est le festival qui nous a mis en relation au moment du « Capital et son singe » en 2014. On a vite compris qu'on partageait pas mal de références intellectuelles, notamment Walter Benjamin, autour duquel j'avais composé l'album « Passagenweg » en 2009... À l'époque, Creuzevault ne savait pas sur quoi allait porter son nouveau spectacle, et Benjamin était au centre de nos discussions. On a même un temps envisagé un projet sur ce dernier.

Comment a débuté le travail opératique de « Kind des Faust » ?

Creuzevault a très vite envisagé d'introduire dans le spectacle un personnage de compositeur, et d'intégrer une séquence d'opéra qui constitue une mise en abyme. Le travail est donc intervenu très en amont de sa création, car Creuzevault a dû commencer par écrire le livret, en français, puis le faire traduire en allemand. Nous avons finalement opté pour la version allemande, notamment parce que le surtitrage crée une distance intéressante avec le sens du texte. J'ai reçu le livret au printemps dernier, l'écriture s'est faite en juin-juillet, et l'enregistrement en août. J'ai accompagné la troupe une bonne partie du temps dans sa résidence à la Fonderie, au Mans, j'écrivais l'opéra en parallèle pendant qu'ils travaillaient au plateau.

As-tu reçu une sorte de cahier des charges ?

J'ai été très libre, en particulier sur la partie instrumentale. J'ai écrit une partition pour trio à cordes (interprétée par le Trio Sésame) que j'ai complétée par des fragments électroniques, créés dans mon *home studio*. Par exemple, au moment de l'entrée des personnages de Faust (père et mère), j'ai utilisé des samples très déformés de l'opéra de Gounod, comme pour figurer un monde ancien qui resurgit de façon grimaçante. En musique concrète, je suis particulièrement sensible au travail de Michel Chion, sa tendresse pour les sons lo-fi, et la nostalgie qu'ils peuvent porter... Nous avons défini en amont quelques principes. Nous voulions que le Diable soit interprété par deux chanteurs. Traditionnellement, il est chanté par une voix de

basse ou de baryton-basse (Laurent Bourdeaux), et on y a mêlé une partie de contre-ténor (Léo-Antoin Lutinier). La stricte synchronie des deux voix crée une « diphonie » étrange. À l'inverse, pour les personnages Faust père et mère, on a décidé que ce serait le même chanteur (Vincent Lièvre-Picard), mais que l'une des deux voix serait modifiée électroniquement. Le personnage de l'enfant est, comme souvent, chanté par une voix de soprano (Juliette de Massy). Toutes les voix ont été enregistrées, mais l'illusion demeure, car les haut-parleurs sont placés tout près des personnages présents sur scène...

Et le reste de la création musicale de la pièce ? Notamment le « lied rimbaldien » ?

J'ai tout composé, mis à part les éléments d'illustration sonore (bruits d'oiseaux, d'orage...) réalisés par Michael Schaller. En effet, le chœur final à partir du poème « Qu'est-ce pour nous, mon cœur » a représenté un travail assez conséquent. Dans l'écriture, j'ai dû veiller à ne pas intégrer trop de difficultés techniques : c'est vraiment du « sur-mesure » pour la troupe. Une fois la partition écrite, nous l'avons travaillée patiemment (mais joyeusement) avec les acteurs au cours de la résidence. C'était comme un rituel du matin : une séance d'une heure de chant avant de commencer le travail sur le plateau. Nous avons également beaucoup travaillé sur une introduction sonore que nous appelions « Déconcert », une partition de bruits d'ennui (bâillements, soupirs, râles...) interprétée par les acteurs sur scène. Elle a été supprimée après les premières représentations au TNS.

Et tes projets pour les mois à venir ?

Il y a d'abord la reprise du cycle « Song Recycle », recueil de chansons élaborées à partir d'enregistrements à cappella d'amateurs sur YouTube. Cela peut aller de l'« Ave Maria » de Schubert à du Britney Spears, et souvent des tubes d'aujourd'hui que je ne connais absolument pas ! Je travaille ces sources en cut up pour en tirer une nouvelle partie vocale, que j'harmonise ensuite au piano. Il y aura sur scène un pianiste (Denis Chouillet) et un haut-parleur, dans un dispositif similaire à celui d'« Angelus Novus ». J'ai également deux commandes de l'Orchestre de chambre de Paris, dont une en collaboration avec le chœur Les Cris de Paris, ainsi que la poursuite du travail avec Joris Lacoste sur la « Suite n°3 », qui sera créée en mai au Kunsten à Bruxelles.

« Accords et Accrocs / Song Recycle / Miniatures », programmé dans le cadre du Festival d'automne à l'Espace Pierre Cardin le 5 décembre 2016.

THÉÂTRE



APPRIVOISER SES DÉMONS

A 7 ans, pendant que vous scotchiez devant *Sailor Moon*, le petit **Sylvain Creuzevault** devait déjà être en train de disserter sur Bourdieu. C'est sans doute ce qui lui vaut aujourd'hui d'être le jeune metteur en scène le plus politisé (en plus radical que le credo quinoa/couches lavables/Nuit Debout) et le plus original si l'on considère qu'il a déjà tenu l'impensable pari de provoquer notre hilarité sur *Le Capital* de Karl Marx (ce qui n'était pas gagné d'avance). Sa dernière création est un bordel inouï qui nous raconte, en gros, que nous sommes tous pétris de culpabilité, de soumission et de désir de domination. Avec, c'est le principe du bordel, des moments tripés qui stimulent le cortex et des séquences de jeu sublimes comme vous n'en verrez pas d'autres ailleurs. E B **Angelus Novus, AntiFaust** de Sylvain Creuzevault, jusqu'au 4 décembre au Théâtre de la Colline, Paris-20*, tournée nationale jusqu'en juin 2017.

L'ange de Faust et les chiens de l'apartheid

Le Théâtre national de la Colline, à Paris, présente deux pièces.

"Angelus novus" revisite le mythe de Faust. "Disgrâce" nous emmène dans l'Afrique du Sud postapartheid. PAR JACK DION



"ANGELUS NOVUS"
Une volonté louable
de sortir du ronron
traditionnel.

THÉÂTRE DE LA COLLINE

Le mythe de Faust peut-il survivre à la marchandisation du monde ? Telle est la question qui est au cœur du dernier spectacle de Sylvain Creuzevault, intitulé *Angelus novus*, sous-titré *Anti-Faust*, proposé dans la grande salle du Théâtre national de la Colline. *Angelus novus* est le titre d'un tableau de Paul Klee, dans lequel l'écrivain Walter Benjamin percevait « l'ange de l'Histoire » : « Il a le visage tourné vers le passé. Où paraît devant nous une suite d'événements, il ne voit qu'une seule et unique catastrophe, qui ne cesse d'amonceler ruines sur ruines et les jette à ses pieds... Cette tempête est ce que nous appelons le progrès. »

Sur scène, une grande table est installée dans un décor digne d'une

ZAD. C'est là que vont officier les trois (anti-)Faust de Creuzevault, symboles d'une époque où la volonté de posséder la connaissance universelle ne peut que déboucher sur une « tempête ». On croisera successivement un docteur en neurologie ayant inventé un animal hybride capable de récupérer les souvenirs effacés ; une biologiste qui recevra le prix Nobel pour ses travaux de manipulation génétique ; enfin un musicien qui se rêve en démiurge de la politique. Dans un monde livré au pouvoir de l'argent, le mythe s'inverse. Alors que, dans le propos originel, Faust réussissait à devenir ce qu'il n'était pas, ici le capital condamne chacun à devenir sa propre caricature, et le visage de l'ange prend celui du démon.

On avait déjà vu Sylvain Creuzevault à l'œuvre, notamment avec *Notre terreur*, où il s'était attaqué aux lendemains sanglants de 1789,

ou avec *le Capital*, inspiré par l'œuvre de Karl Marx. Avec bonheur dans le premier cas et moins dans le second, il avait mis en scène des interrogations de haute volée, démontrant une capacité étonnante à jongler avec les concepts, fruit d'un énorme travail préliminaire permettant aux acteurs de surfer avec brio sur la vague de l'improvisation.

Ici, le résultat est plus discutable, tant il est délicat de suivre le propos au fil de digressions souvent obscures. A sauter de Walter Benjamin à Nuit debout, et de Boulgakov à la mythologie grecque en passant par Baal, seigneur des mouches, sans oublier l'énoncé de mesures inspirées du programme de Jean-Luc Mélenchon, on finit par se perdre. Au final, malgré une volonté louable de sortir du ronron traditionnel, le spectateur a le sourire triste de l'ange déchu.

LES HUMILIÉS D'HER

A l'étage supérieur du Théâtre de la Colline, Jean-Pierre Baro met en scène *Disgrâce*, d'après le roman éponyme de l'écrivain sud-africain John Maxwell Coetzee, prix Nobel de littérature. Un professeur blanc attiré par la chair fraîche et juvénile est obligé de quitter l'université après la plainte de l'une de ses élèves. Il se réfugie chez sa fille, qui va être violée par de jeunes Noirs. Celle-ci refusera de porter plainte, porteuse de la culpabilité d'une Blanche vivant dans un pays ayant réduit les Noirs à l'état bestial, à l'instar des chiens de son chenil. Enceinte à la suite du viol, la jeune femme décidera de garder son enfant, qui n'est pour rien dans l'affaire, et d'épouser un Noir, comme s'il lui fallait tout abandonner (y compris soi-même) aux humiliés d'hier. Si la mise en scène est assez classique, les acteurs se coulent avec délicatesse dans la peau de personnages complexes, jetés en pâture dans un univers où la loi du machisme et la brutalité de l'apartheid font des ravages. Quand l'homme est un chien pour l'homme (ou la femme), tout peut arriver. ■



Disgrâce, d'après le roman de J. M. Coetzee, mise en scène de Jean-Pierre Baro. Jusqu'au 3 décembre.

Angelus novus, anti-Faust, mise en scène de Sylvain Creuzevault. Jusqu'au 4 décembre. Théâtre national de la Colline, Paris XX^e. www.colline.fr

Angelus Novus Anti-Faust – uppsluppen apokalyps av Sylvain Creuzevault



Vi lever i en glömskans tid – glömskans kultur omsluter oss som ett stort hav, där vi sitter i en liten båt och förtvivlat paddlar oss fram.

Så skildras det i alla fall av Sylvain Creuzevault i hans senaste, ystra scenkonstverk *Angelus Novus Anti-Faust*. Uppsättningen spelas på Théâtre National de la Colline som del av Paris Festival d'Automne. Scenens kaotiska episoder speglar en samtid där vetenskap, kultur och historia åsidosätts för kortsiktig populism och emotionellt driven idealism.

Scenografin av Jean-Baptiste Bellon skissar ett nedgången, risigt laboratorium. Arbetsbord står uppställda längs hela bredden av scenen, längst fram. Här får Marguerite Martin (Servane Ducorps) besked att hon tilldelas årets Nobelpris för sin genforskning, alltmedan hennes kollega och före detta älskare Kacim (Arthur Igual) förklarar minnets och glömskans mekanismer för deras dotter – en ung kvinna som Alyzée Soudet under föreställningen formar och omformar i ständigt nya uttryck och därifrån fångar en ung generations fördomsfria och nyfikna sätt att agera i sin tid. Dottern deltar i *Nuits debout*-rörelsen, de disparata grupperingar av främst ungdomar som under 2016 revolterat mot makthavare och etablerade politiker.

Marguerites make Théodore (Eric Charon) är i sin tur en populistisk politiker, som placerar sig till vänster men utan parti. "Vänstern är en idé", säger han självgott i en videointervju från gatan, när han ställer upp som presidentkandidat.

Samtidigt krigar Frankrike mot IS i Syrien, folk protesterar mot nya flygplatser, det refereras till figurer ur historia och nutid: Paul Klee (som titeln är hämtad ifrån), Walter Benjamin, Bulgakov, Nietzsche, Rousseau, Dante, Anna Politkovskaja...

Låter det rörigt? Det är det också. Hysteriskt, ofta obegripligt. Och mitt i allt säger presidentkandidaten Théodore att han vill skapa ett gemensamt nationellt minne, en identitet. Idén känns igen från nationalistiska drömmare. Men hur absurd verkar inte denna tanke, i ett hysteriskt uppskruvat samhälle där ändå ingen samverkar eller lyssnar på andra?

Sylvain Creuzevault, född 1982, tillhör en ung generation franska regissörer som går i närkamp med samtidens stora frågor. Efter hyllade scenkonstverk om revolutionen (*Notre terreur*) och marxismen (*Le Capital et son singe*) söker han här belysa hur upplysningens kunskapsideal och politikens samtal äts upp av logiken i dagens konsumtionssamhälle, där idéers och produkters säljbarhet definieras av effektiv marknadsföring och starka varumärken.

Trots ämnenas tyngd präglas Creuzevaults scenspråk av uppsluppenhet, gyckel och löje. Han leder ett ungt kollektiv, Le Singe, som skapar gemensamt i mycket långa processer (uppemot 18 månader) av workshops och repetitioner. Resultatet är i detta fall en drastisk och teatraliserad apokalyps som sköljer över åskådaren. Lite som hos Frank Castorf i hans vildaste stunder.

Kacim säger vid ett tillfälle: "Det absoluta förnuftet dog ut i morse".

Man är benägen att hålla med honom.

Angelus Novus – Anti-Faust

Koncept, regi: Sylvain Creuzevault och kollektivet Le Singe

Théâtre National de la Colline – Festival d'Automne

Medv: Servane Ducorps, Éric Charon, Alyzée Soudet, Arthur Igual, Évelyne Didi, Frédéric Noaille, Amandine Pudlo m fl

Publicerad exklusivt för webben 19/11 2016

Foto Angelus Novus Anti-Faust, Théâtre de la Colline, Jean-Baptiste Bellon

best-of

scènes



Angelus Novus
écrit et mis
en scène
par Sylvain
Creuzevault
La Colline
– Théâtre national,
Paris
L'inversion du
mythe de Faust
redessine les
contours de l'enfer.

LA CRITIQUE D'ANTOINE DE BAECOUE

CRITIQUES

Angelus Novus, AntiFaust

mise en scène de Sylvain Creuzevault

THÉÂTRE

L'Angelus novus, le tableau de Paul Klee qui représentait pour Walter Benjamin «l'ange de l'histoire», donne son titre au nouveau spectacle du collectif Le Singe, mis en scène par Sylvain Creuzevault, car il ne cesse de le traverser. Voici comment Benjamin en décrit la signification dans ses Thèses sur le concept d'Histoire : «Son visage est tourné vers le passé. Là où nous apparaît une chaîne d'événements, il ne voit, lui, qu'une seule et unique catastrophe, qui sans cesse amoncelle ruines sur ruines et les précipite à ses pieds. Il voudrait bien s'attarder, réveiller les morts et rassembler ce qui a été démembré. Mais du paradis souffle une tempête qui s'est prise dans ses ailes, si violemment que l'ange ne peut plus les refermer. Cette tempête le pousse irrésistiblement vers l'avenir auquel il tourne le dos, tandis que le morceau de ruines devant lui s'élève jusqu'au ciel. Cette tempête est ce que nous appelons le progrès.» Ce jeu de tensions, de torsions, de souffles et de mouvements contradictoires traduit la dramaturgie qui s'empare du plateau, à l'image de ces magnifiques scènes où les acteurs luttent les uns contre les autres, à l'aide de grands châssis de bois, comme s'ils tentaient, pour les uns, de fuir l'histoire et ses pièges, pour les autres, de la contenir, de la retenir, pour mieux la réécrire. * Angelus Novus propose cette expérience théâtrale foisonnante, qui s'inscrit dans la lignée de quelques grands spectacles de la compagnie de Creuzevault, *Baal*, en 2005, *Le Père Tralalère*, *Notre terreur*, en 2009, puis *Le Capital et son singe*. On y retrouve cette fabrique de théâtre liée à un travail d'improvisation de longue haleine, qui suppose une immersion complète dans le collectif, vivant en autarcie en résidence (à la Fonderie du Mans par exemple), ou à la campagne, et dans les textes et l'histoire de référence. «Le spectacle n'appartient à personne, écrit Creuzevault, chacun le perturbe. Quand la fable se révèle, c'est à coups de pioche



Brutal est notre jeu. Jouer jusqu'à l'épuisement, jouer ensemble, les uns avec les autres, les uns contre les autres. Il ne s'agit pas de faire, il s'agit que ça nous arrive.» La compagnie vit quelques mois ensemble afin de se frotter à un thème, d'ingurgiter des documents, des situations, des idées autour d'un sujet, pour mieux recracher un texte en longues et intenses séances d'improvisation, l'incarnant, le malaxant, le rendant de manière contradictoire, vivante, spectaculaire. Ce qu'on nomme une écriture de plateau. Ce texte est singulier : il s'agit non pas d'une variation adaptant le mythe faustien à notre temps, mais d'une guerre menée à Faust. Le jeu des enchaînements, des marabout-bout de ficelle, fait surgir l'impossible, et qui permet à Creuzevault, comme il le dit, de construire «un Faust contre son propre mythe, un AntiFaust». Le point de départ de ce délire organisé, de cette pièce-palimpseste, est une question : «Que devient le mythe de Faust dans notre société qui fait du savoir une marchandise, à la division sociale du travail si raffinée ?» Dans le mythe, le pacte avec le diable permet à Faust de devenir tout ce qu'il n'est pas ; l'AntiFaust, lui, part à la recherche de l'intranquillité de soi. Et y découvre les tourments de l'aujourd'hui, puisque le théâtre ferraille avec son temps, et participe,

autant qu'il peut, à la nécessité historique d'une bifurcation. Cet AntiFaust est un montage temporel dont la machine à collures s'emballe. Tout commence avec des tables, placées comme une tribune face au public, où l'on déballe ses histoires et ses affects. On y voit et entend un compositeur, Theodor Zingg, un scientifique, Kacim, neurologue, et Marguerite (bien sûr), biologiste, qui va recevoir le prix Nobel pour ses recherches sur les «ciseaux génétiques», une adolescente qui veut rejoindre Nuit debout. Ils mettent tout sur les tables, littéralement. Et ça urge, ça hurle, et ça rit, ça s'aime, ça pleure. Jusqu'à ce que le compositeur, mari de la prix Nobel, soit élu président de la République. De gauche, dans la France en mai 2017, comme une invraisemblable science-fiction, un croisement de Macron et de Fidel Castro ! L'opus politique et drôle vire bientôt à la farce tragi-comique, où l'on croise aussi bien le marquis de ZAD que Baal le seigneur des mouches. Il y a sur scène une telle tension, une telle conflictualité, une telle causticité dans la représentation de la politique, et de tels éclats de rire aussi, au présent, que, par ses détails, ses nuances, son foisonnement, son impact, le spectacle, tel une bataille de chiffonniers, emporte tout sur son passage, y compris le morceau. /